

JEAN-PIERRE & RACHEL CARTIER

Nous avons rencontré

LES PROPHETES D'AUJOURD'HUI

Carlo Carretto . Arnaud Desjardins
Les Tibétains . Les Charismatiques
Karlfried Graf Dürckheim . Les Soufis
L'Eglise orthodoxe de France.

PLON

JEAN-PIERRE ET RACHEL CARTIER

NOUS AVONS RENCONTRÉ
LES PROPHÈTES
D'AUJOURD'HUI

8°R

93537

OUVRAGES PUBLIÉS
PAR JEAN-PIERRE CARTIER

- Histoire de la croisade contre les Albigeois, (Grasset)
L'Univers des Hippias, en collaboration avec Mitsou Naslednikov,
(Fayard)
L'Aventure de la marine, (Presses de la Cité)
Explorateurs et explorations, (Presses de la Cité)
L'Homme et le Cosmos, en collaboration avec Stéphane Groueff,
(Presses de la Cité)
La Première Guerre mondiale, Tomes 1 et 2, en collaboration avec
Raymond Cartier, (Presses de la Cité)
Sylvain ou le temps d'une vie, (Presses de la Cité)
Aurore la Vendéenne, (Presses de la Cité)
Marie la Tourmente, (Presses de la Cité)

2

JEAN-PIERRE ET RACHEL / CARTIER /

29.30

NOUS AVONS RENCONTRÉ LES PROPHÈTES D'AUJOURD'HUI



PLON

8, rue Garancière
Paris

hi - 23-12-1986 - 36887

JEAN-PIERRE ET RACHEL CARTIER

NOUS AVONS RENCONTRÉ
LES PROPRIÉTAIRES
D'AUJOURD'HUI

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41 d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de l'éditeur, ou de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Librairie Plon, 1986.

ISBN 2-259-01553-0



PROLOGUE

Certains jours, nous étions ruisselants de joie, assis auprès d'un Maître ou baignés dans l'enthousiasme d'une communauté. Pendant plus d'un an, nous qui sommes pourtant si enracinés dans notre terroir, nous nous sommes transformés en nomades pour rendre compte d'un prodigieux phénomène : loin des projecteurs de l'actualité, en ce siècle de fer en apparence si désespéré, un monde nouveau est en train de naître.

Un monde nouveau où l'intuition et la raison se trouveront enfin réconciliées, où la foi, une foi ouverte et éclairée redonnera une saveur neuve à toutes les activités humaines.

On a rabâché jusqu'à la rendre banale la fameuse phrase de Malraux : « Le XXI^e siècle sera spirituel ou ne sera pas. » Ce n'en est pas moins la phrase d'un prophète et pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, on peut constater que cette prophétie est en voie de réalisation.

Une foi nouvelle et éclairée, avons-nous dit. Une foi universelle aussi. Des univers jusqu'ici séparés éclatent, des rencontres se font, des hostilités fondent.

Il n'y a pas si longtemps, lorsque Arnaud Desjardins a voulu recueillir le message des Sages hindous, des lamas tibétains ou des Maîtres soufis, il lui a fallu aller jusqu'au bout du monde. Aujourd'hui, ces gens venus d'ailleurs sont parmi nous. Il y a dans toute l'Europe, comme aux États-Unis ou en Australie, des monastères tibétains en tous points semblables à ceux qui, naguère, existaient au Tibet. Il y a

des ashrams, des confréries soufies, des centres zen...

Ceux qui ne veulent pas comprendre, qui refusent l'harmonie qui est en train de naître, parlent de « syncrétisme » ou – plus prosaïquement – de « salmigondis ». Nous pouvons affirmer que, dans la plupart des cas, ces accusations sont dénuées de fondement. Tous les Maîtres que nous avons rencontrés ont bien insisté là-dessus : d'abord et avant tout, il faut s'enraciner dans une tradition, la faire sienne. Alors seulement il sera possible de regarder ailleurs et de prier, si on en sent le besoin, avec ceux qui sont différents.

Se comprendre, s'aimer au-delà des différences, mettre fin à des siècles et des siècles de méfiance et de haine, que cela soit possible aujourd'hui, voilà bien la plus merveilleuse nouvelle qui se puisse annoncer. Ce n'est pas une utopie. Nous avons vu, dans des confréries soufies, des chrétiens et des juifs prier aux côtés de musulmans et il n'est un secret pour personne que, de plus en plus souvent, des moines chrétiens et tibétains se rencontrent pour prier le même Dieu.

« Vous êtes fous, nous ont dit les "sages" alors que nous n'étions qu'au début de notre quête. Ne soyez pas naïfs. Espérez-vous donc trouver des témoins de l'espérance dans un monde qui a tué l'espérance? Des oasis de bonheur dans un monde sans joie? Vous allez être obligés d'aller chez les marchands d'illusions, dans les sectes aux multiples visages. »

C'était précisément ce que nous ne voulions pas faire. Ces germes d'espérance, nous étions bien décidés à les trouver au cœur des traditions qui, depuis des millénaires, témoignent de la transcendance. Ainsi éviterions-nous les farfelus et les illuminés. C'est ainsi que nous avons assisté aux grandes *pujas* des Tibétains, cheminé d'ermitage en ermitage sur la montagne de saint François d'Assise, découvert la paix de la méditation zen dans le centre du comte Dürckheim, suivi l'enseignement d'Arnaud Desjardins, partagé les fastes de la liturgie orthodoxe ou la foi contagieuse des communautés du Renouveau, répété pendant des heures le nom d'Allah avec les Soufis... Nous avons même, à l'issue d'un stage avec Pir Vilayat, amorcé les premiers pas de la fameuse danse des derviches tourneurs. Ce livre a été pour nous un véritable Chemin et nous savons que, jamais plus, nous ne serons les mêmes.

C'est un retour aux sources que nous avons vécu, un retour à la chaleur des origines. D'autant plus urgent et nécessaire que le monde semble s'enfoncer dans la médiocrité et le désespoir.

Pourquoi, dans nos cités, ces visages fermés, cette agressivité à fleur de peau? Pourquoi les discours catastrophistes, la nervosité ambiante? Pourquoi la peur circule-t-elle ainsi dans le corps social en y déposant ses poisons?

Souvent, nous nous sommes répété ces terribles phrases de Teilhard de Chardin : « Même sous des monceaux d'énergie matérielle, même sous l'aiguillon de la peur ou d'un désir immédiat, l'humanité, *sans le goût de vivre*, cesserait bientôt d'inventer ou de créer pour une œuvre qu'elle saurait d'avance condamnée. Et atteinte à la source même de l'élan qui la soutient, de nausée ou par révolte, elle se désintégrerait et tomberait en poussière... Si le progrès est un mythe, c'est-à-dire si devant le travail nous pouvons dire "à quoi bon", notre effort retombera, entraînant dans sa chute, puisque nous la sommes, toute l'évolution. »

N'est-ce pas cela qui est en train d'arriver? La démission généralisée, le refus de continuer sur une voie qui ne semble mener qu'à l'Apocalypse?

A force de rencontres au cœur à cœur avec bon nombre de désespérés de l'idéal, nous avons compris que la crise que nous traversons n'est pas avant tout une crise économique, mais – qu'on nous pardonne ce mot piégé –, une crise de l'âme, une crise de l'énergie vitale.

Mortes sont les idéologies, toutes les grandes idées qui, pendant des millénaires, ont emporté dans leur souffle les hommes au-delà de leurs désirs immédiats et de leurs petits intérêts. Finis les systèmes créés par de sublimes penseurs et destinés à faire le bonheur de l'homme malgré lui s'il le faut. De tout cela, il ne reste que des cendres. C'est bien ce que nous disait un jeune en détresse rencontré sur le banc d'une gare :

« Je ne crois plus à ceux qui veulent faire le bonheur de l'homme. Plus ils sont sincères et plus ils sont dangereux. Un jour ou l'autre, toutes leurs belles idées aboutissent à la guillotine ou au Goulag. »

Le monde d'aujourd'hui vit sur le cimetière des idéologies perdues, qu'elles soient politiques ou religieuses. La science

elle-même qui, hier encore, semblait avoir pris le relais de la religion pour faire le bonheur de l'homme, ne semble plus conduire aujourd'hui qu'à la déshumanisation et à l'holocauste nucléaire.

Quelle révolution nous sortira de là? Mais ce mot même de révolution, si longtemps porteur d'espérance, est mort lui aussi. A-t-on jamais vu une révolution tenir ses promesses? Pour qui sait voir, toutes se terminent toujours de la même façon : par encore plus de sang versé, encore plus de misère, d'esclavage, de haines accumulées. Or, on ne peut rien créer sur la haine.

Les vrais révolutionnaires – n'ayons pas peur des mots – construisent l'avenir avec l'amour pour seule arme. L'amour qui surgit, rayonne et vibre au cœur de l'homme. De l'homme qui a su se mettre à l'écoute de ce qui se passe au plus profond de lui.

Ce sont ces révolutionnaires-là que nous avons voulu découvrir. Les vrais porteurs d'espérance.

N'en déplaise aux pessimistes, nous les avons trouvés. Et la divine surprise a été pour nous de constater qu'ils ne prêchaient pas dans le désert mais qu'au contraire, ils étaient entourés de foules ardentes, enthousiastes et jeunes.

Tant est grande, au cœur de l'homme, la soif de l'Absolu.

CHAPITRE PREMIER

SPELLO LA MONTAGNE AUX VINGT-SIX ERMITAGES

La joie d'être ensemble... Une grande vibration heureuse qui rayonne et illumine les visages.

Garçons et filles, ils sont plus de cinq cents entassés dans le cloître de San Girolamo. Car aujourd'hui, en ce dimanche d'été, il y a ceux qui partent et ceux qui arrivent. Ils sont assis sur la pelouse et sur les murets qui l'entourent, sur les bancs le long du mur et jusque sur la margelle du grand puits ombrien.

Qu'il est beau dans sa simplicité ce cloître franciscain du XIII^e siècle! Avec ses piliers octogonaux protégés par des grilles en fer forgé et ses murs éblouissants de blancheur sous le ciel d'un bleu si tendre, le ciel de l'Ombrie. Avec son cadran solaire, sur lequel on peut lire : « Qui osera dire que le soleil se trompe? » et, dressée sur la pelouse, une colonne de bois sur laquelle le Christ crucifié jaillit comme un cri.

Donc, ils sont au moins cinq cents. Des jeunes pour la plupart. Des Italiens, mais aussi – nous l'apprendrons lors du déjeuner – des Allemands en bon nombre, des Autrichiens, des Suisses, des Hollandais, des Belges, des Anglais, des Espagnols, des Suédois et quelques Français.

Tous plongés dans un recueillement intense. Et c'est bien cela qui nous frappe lorsque nous pénétrons sur la pointe des pieds dans le cloître. Les yeux fermés, les visages apaisés, la ferveur, la qualité du silence.

Ils ont quelque mérite car voici bientôt trois heures qu'ils sont ici, entassés les uns sur les autres dans des positions

plutôt inconfortables. Ils ont prié, chanté, entendu un long enseignement du Petit Frère Giuseppe Florio, assisté à la messe et ils viennent de communier en prenant le pain et le vin dans les patènes et les calices qui ont circulé parmi eux.

Et voici qu'une voix s'élève, si calme, si posée qu'elle ne semble pas rompre le silence. Parmi les nouveaux arrivés, beaucoup n'ont sans doute pas remarqué jusqu'ici l'homme qui, assis au milieu de la foule, vient de se mettre à parler.

C'est cependant pour lui qu'ils sont venus. Pour lui que des jeunes viennent du monde entier, chaque année plus nombreux. Plus de huit mille au cours de l'été qui vient de s'achever. Tous attirés ici, sur cette montagne de Spello, par cet homme massif qui ressemble plus à un paysan qu'à un intellectuel ou un apôtre. Il parle sur le ton de la confiance, sobrement, sans faire de gestes. Il est vêtu d'une saharienne et d'un pantalon en toile et on le prendrait pour un homme très grave si ses yeux malicieux ne donnaient par instants à son visage une expression d'enfant. Il s'arrête parfois et passe la main dans ses cheveux blancs rejetés en arrière, comme pour donner à ses paroles le temps de pénétrer les esprits.

Chez tous ces jeunes qui l'entourent, l'intensité de l'écoute est impressionnante. Pour eux, c'est évident, Carlo Carretto est vraiment le prophète des temps nouveaux.

« Laissez derrière vous les mirages! Vous êtes ici pour la seule démarche qui soit vraiment importante : pour descendre au fond de vous-mêmes et y trouver le point de contact entre Dieu et vous. Mais cela ne peut se faire que dans le silence et la prière...

« La vie d'un homme qui n'a pas assez de pain pour nourrir sa famille est infiniment moins douloureuse que celle d'un homme qui ne sait pas ce qu'est la foi. La vraie pauvreté, la vraie souffrance, c'est le manque de foi. Car sans la foi, l'homme vit dans la solitude, le vide et l'obscurité... Moi, plus que tout, ce qui me fait de la peine, c'est l'homme moderne qui n'a pas la foi...

« Je me sens en Dieu comme l'oiseau dans l'air, comme le bois dans le feu, comme l'enfant dans les bras de sa mère... »

Soudain, sans transition, sa voix s'enfle. On se rend compte d'un coup que cet homme tranquille peut devenir un orateur puissant capable de subjuguier les foules. Il se fait véhément. On dirait presque, par moments, qu'il va se mettre à pleurer.

Sous le Petit Frère de l'Évangile, disciple de Charles de Foucauld, perce le tribun qu'il a été. Car cet homme a été un grand personnage de l'Italie moderne. Il a fréquenté les coulisses du Vatican et de la démocratie chrétienne. Il était alors le président des jeunesses catholiques d'Italie qui dépendaient directement de Pie XII et qui rassemblaient des centaines de milliers de militants. Il aurait pu, comme tant d'autres, construire une carrière politique de premier plan.

Il avait tout pour cela et, d'abord, l'humilité de ses origines. Ses parents étaient des paysans piémontais qui avaient dû quitter leur village pour s'installer à Turin. De son enfance, il garde un souvenir enchanté.

« Enfant, dit-il, j'avais l'impression d'être dans les mains de Dieu comme le vase dans celles du potier... Mon père et ma mère étaient des pauvres. Ils étaient faits pour croire et espérer. Ma main était dans la leur et ainsi tout fut plus facile. Avec eux, combien j'étais en paix! »

C'est à dix-huit ans qu'il fit connaissance avec les difficultés de la vie. A l'occasion de sa première et, sans doute, de sa seule déception amoureuse. Elle s'appelait Ada, elle était mince et fluette, « tout yeux, silence et mélancolie ». Hélas! elle était aussi la fille du plus riche propriétaire du village et comme elle semblait sensible aux attentions du jeune instituteur, sa mère, une forte femme, prit la décision de la garder enfermée dans la maison. Elle y mourut peu après de mélancolie.

« C'est la première fois, raconte Carlo, que je me sentis blessé par l'arrogance des familles riches qui estiment que l'amour est une affaire de famille et d'argent. »

Peut-être n'y a-t-il aucun rapport entre les deux événements, mais c'est cette même année qu'il entendit ce qu'il nomme « le premier appel ». C'était l'époque où des missions parcouraient les campagnes pour en évangéliser les habitants. Il alla à l'église, assista aux réunions, trouva la mission ennuyeuse et désuète. Le dernier jour, il alla

pourtant se confesser. Ce fut l'illumination : « Je sentis, dit-il, dans le silence de mon âme, le passage de Dieu. »

A partir de ce jour, il commença à se distinguer des garçons de son âge. Il ne pouvait supporter la vulgarité ou les plaisanteries grivoises. Il avait dix-neuf ans et faisait son service militaire à Milan, à l'école des chasseurs alpins lorsque quelques-uns de ses camarades l'emmenèrent dans un lupanar en lui faisant croire qu'ils allaient finir la soirée chez la tante de l'un d'eux.

Il ne comprit pas tout de suite ce qui arrivait, mais, à peine eut-il compris qu'il explosa.

« Je rougis jusqu'à la racine des cheveux, raconte-t-il, et je me tournai vers celui qui avait monté la plaisanterie. Il riait. Je lui ajustai mon poing dans l'estomac et j'ouvris la porte si violemment que les vitres volèrent en éclats. »

L'heure du second appel sonna alors qu'il avait vingt-trois ans et que le sirocco soufflait en rafales, électrisant l'atmosphère et faisant friser les nerfs. Un médecin de ses amis s'était arrêté quelques instants chez lui et lui avait parlé de la beauté d'une vie entièrement consacrée à Dieu. C'était une conversation sans importance particulière. Pourtant, à peine le médecin était-il parti que Carlo s'était précipité dans l'église du village, s'était agenouillé et, la tête dans les mains, avait entendu une voix intérieure qui lui avait dit : « Tu ne te marieras pas. Tu m'offriras ta vie. Je serai ton amour pour l'éternité. »

Le plus étonnant, pour qui n'est pas conscient de la révolution qui est en train de s'accomplir, c'est que les jeunes auxquels il s'adresse comprennent admirablement ce langage. Ces jeunes qu'on dit si blasés, si avides de jouissances et de biens matériels.

Avec eux, Carlo Carretto ne biaise pas. Il n'essaie surtout pas d'atténuer la rudesse du message.

« Méfiez-vous, leur répète-t-il sans cesse, de la tentation de la richesse. Elle est beaucoup plus dangereuse que ne le croient les chrétiens bien-pensants. La richesse est un poison lent qui frappe presque insensiblement et qui paralyse l'âme au moment même de sa maturité. Ivraie grandie avec le bon grain, elle étouffe celui-ci à l'époque où se forment les épis... Il est beaucoup plus facile de trouver la foi en Afrique ou en Sicile qu'à Paris, Stockholm ou Berlin... »

« Et que dire, s'écrie-t-il, quand, dans une matinée grise d'automne, nous voyons sortir de la brume le clair torrent où nous allions patauger tout joyeux dans notre enfance et que nous nous apercevons qu'il n'est plus qu'un ruisseau tout pollué, souillé d'écume et envahi par un tas de détritus? Que dire quand nous passons la nuit dans une gare au milieu des déracinés dont elle est devenue le seul refuge? Que dire quand nous passons quelques heures dans un hôpital où sont recueillies les victimes de la drogue? Toute joie est détruite, toute paix est perdue et nous devenons irritables et mauvais. Croyez-moi, mes amis, nous n'en sortirons pas en changeant les lois, en perfectionnant nos institutions. Quand vous aurez fini votre combat social, vous retrouverez comme avant les tout-puissants, les riches, les exploités et vous aurez de nouveaux pauvres. Ce sont les cœurs qu'il faut changer. Votre cœur à tous. Et cela, je ne le répéterai jamais assez, ne peut se faire que dans le silence et la prière. »

Rachel et moi, nous nous regardons. Nous ne sommes qu'au début de notre quête et, déjà, nous savons que nous avons eu raison de l'entreprendre. Ils sont beaux ces jeunes qui nous entourent et nous pressentons que nous allons vivre parmi eux des heures intenses. Sans doute sommes-nous portés par la vague d'enthousiasme qui balaie le cloître mais nous sentons, dans une grande bouffée de joie, que c'est pour nous une grâce que de faire ce travail ensemble.

La messe est terminée mais tout le monde reste sur place car, depuis ce matin, des bénévoles s'affairent pour préparer le repas, toujours le même de semaine en semaine : jambon, macaronis, fromage. Ceux qui le peuvent glissent leur obole dans un sac qui pend du plafond. Après le recueillement, c'est maintenant la joie qui éclate. La fête. On rit, on chante, on joue de la guitare, on s'agglutine autour de Carlo. Lui, il plonge dans la foule, il embrasse l'un, serre l'autre dans ses bras, éclate de rire, donne des bourrades amicales, attire à lui ceux ou celles qui n'osent s'approcher : « Qui es-tu? D'où viens-tu? Que viens-tu chercher ici? »

Oui, que viennent donc faire ici tous ces gens? Intermittamment, nous posons la question. Pour obtenir toujours

les mêmes réponses. Il n'y a pas parmi eux que des chrétiens. Certains même se disent athées. Mais tous, ils ont par-dessus tout besoin de chaleur. Ils veulent respirer, échapper à ce qui fait d'eux, dans la vie moderne, des êtres conditionnés. Se libérer des liens qui les enserrant, de la course à l'argent ou au statut social. Ils cherchent une vie plus gratuite, une plus grande harmonie avec la nature, le luxe de la solitude, de la méditation et – beaucoup le disent – « une plus grande pauvreté pour échapper à tout ce qui, dans la vie courante, nous éloigne de Dieu ».

Ce ne sont pas, nous le sentons bien, des phrases toutes faites. Nous avons soudain le sentiment de nous trouver devant une nouvelle race. Des garçons et des filles qui sont prêts à aller jusqu'au bout et à payer très cher pour découvrir en eux cette perle précieuse dont parle l'Évangile.

« Un jour, nous a dit une jeune fille aux yeux rêveurs qui venait d'arriver de Gênes, nous serons assez nombreux pour former une masse critique semblable à celle qui, en physique nucléaire, permet le déclenchement de la réaction en chaîne. Mais l'explosion que nous provoquerons sera l'explosion de l'Amour. »

Plus nous les interrogeons – passant dans le cloître d'un groupe à l'autre – et mieux nous comprenons qu'ils ne sont pas venus ici pour passer des vacances un peu originales. Car ce temps de retraite que leur propose Carlo Carretto pourrait décourager les âmes faibles.

Une vie rude dans des ermitages répartis dans la montagne où, le plus souvent, il n'y a pas d'électricité et où, pour gagner de la place, on aligne les lits au plus près les uns des autres. Des installations rudimentaires et une règle exigeante. Quatre heures de travail manuel le matin et pas n'importe quel travail : il faut retaper les ermitages, faire de la maçonnerie, transporter des pierres ou travailler chez les paysans des environs. Gagner sa nourriture en quelque sorte. L'après-midi, de 3 heures à 6 heures, rassemblés dans le cloître, ils reçoivent un enseignement basé sur la Bible. Cette année-là, le thème était : l'expérience de Dieu. Jésus-Christ, parole de Dieu pour nous.

Le prédicateur, Giuseppe Florio, ne fait aucune concession à la facilité. Il ne les traite pas comme des enfants

auxquels il faudrait présenter un message riant. Il part le plus souvent de leur vie quotidienne, leur montre comment Dieu agit en eux à travers les petits et les grands événements et comment ils doivent être à l'écoute. Comment Dieu se révèle à travers la souffrance, comment sa parole traverse l'être tout entier. Tout cela illustré par des exemples pris dans la Bible.

Sans cesse, il les pousse à « désacraliser ». Car ce n'est pas au rite qu'il faut donner la première place, à la morale étroite, à l'énumération des péchés, mais au don de soi, au don total. Se donner à Dieu et aux hommes, se vider de soi-même pour se faire plus transparent, plus disponible. S'ouvrir. Jésus est venu pour désacraliser et c'est pour cela qu'il est mort. Sans cesse, il faut rester vigilant, car ce sacré dont Jésus est venu nous libérer, il a toujours tendance à se reconstituer dans les églises, à dresser de nouvelles barrières, des cadres, des lois... Désacraliser, cela veut dire trouver le vrai visage de Dieu et de l'homme dans leur profondeur. A la limite, cela veut dire se libérer d'un Dieu magique qui a besoin de faire peur.

Voilà bien un des aspects les plus importants de la théologie de Spello. Un appel à la liberté, à une plus grande responsabilité, à une foi plus personnalisée.

Être à l'écoute. Laisser de côté les catégories intellectuelles. Méditer. S'arrêter et penser pour sentir la présence et, parfois, la fulgurance de Dieu.

C'est la voie des mystiques. Celle que comprennent le mieux les jeunes qui viennent ici et sans doute ceux du monde entier.

Ils sont extraordinaires, ces jeunes. Alors que c'est le temps des vacances et que le soleil brille au-dehors, alors que la société leur propose tant de loisirs enchanteurs, ils viennent s'enfermer ici, au plus beau moment de la journée, pour entendre, pendant trois heures, ces austères enseignements. Et pourtant, c'est évident, ils les suivent avec passion. Ils prennent des notes, posent des questions. Il suffit de les regarder pour comprendre que ce langage fait vibrer en eux une corde secrète.

La messe qui commence à 18 h 30 est le prolongement direct de cette expérience. Une messe qu'ils animent eux-mêmes par leurs chants, leurs guitares et les prières qu'ils

font à tour de rôle au moment de l'offrande. Messe chaleureuse, qui dure parfois plus de deux heures.

L'un des sommets de la semaine – tous sont d'accord pour le reconnaître – est la « révision de vie » du vendredi après-midi.

Ils y vont souvent avec réticence. Ils ne savent pas très bien ce qu'on va leur demander. Ils sont souvent enfermés en eux-mêmes et sur leurs problèmes. Univers clos qu'ils craignent de voir s'ouvrir.

Les voici rassemblés par groupes d'une quinzaine. Souvent, il n'y a pas de meneur de jeu. Il leur faut se débrouiller seuls. Ils savent déjà – parce qu'on le leur a dit – qu'il ne s'agit pas pour eux de parler de choses abstraites. Alors, tout naturellement, l'un entraînant l'autre, ils se présentent. Ils parlent de leur vie quotidienne. C'est étonnant ce qu'on peut trouver de diversité dans un groupe pourtant si petit. Diversité des situations, des âges, des problèmes... Il y a ceux qui sont mal dans leur peau sans trop savoir pourquoi; d'autres qui, à la suite d'une souffrance, sont en plein refus ou en pleine révolte: handicapés ou parents d'enfants handicapés, chômeurs, femmes qui ont vu partir leurs maris... Tout naturellement, le groupe les prend en charge. On peut tout dire et tous se coulent, avec la plus grande spontanéité, dans la chaleur de l'amitié. Ils ne se connaissaient pas il y a encore une heure et ils racontent maintenant l'essentiel de leur vie.

Nous avons vu ces jeunes sortir de ces séances de révision de vie le visage illuminé de joie. L'un d'entre eux a résumé pour nous ce qui se passe vraiment: « L'expérience de chacun est parole de Dieu pour tous. » Ce n'est pas une formule. Le soir à la messe, chacun va rendre grâce pour ce qu'il a vécu et dire la parole qui l'a le plus frappé.

Il est déjà 8 heures ce vendredi soir lorsque se termine l'eucharistie. La nuit tombe. Par petits groupes, ils repartent sur les routes poudreuses pour regagner leurs ermitages. Ils n'y resteront pas longtemps car la plupart d'entre eux, ceux qui ne sont pas trop éloignés, vont se retrouver ici à 2 heures du matin pour une heure d'adoration devant le Saint-Sacrement. Les autres adoreront dans la chapelle de leur ermitage.

Ils prient avec une ferveur impressionnante, assis par

terre. Beaucoup d'entre eux restent longtemps prosternés. C'est peut-être le moment le plus fort. L'abandon, le face-à-face, l'instant de vérité.

3 heures. Ils se dispersent en silence. La journée de désert commence. Jusqu'au soir à 18 heures, heure de la messe du samedi, ils vont être seuls face à eux-mêmes. Ils s'en vont par les chemins, sous les étoiles, emmenant pour tout bagage une Bible et un casse-croûte. Ils vont voir le soleil se lever, marcher au milieu des oliviers et des figuiers, escalader le mont Subasio qu'a tellement hanté François d'Assise, monter dans les alpages où paissent des troupeaux de chevaux en liberté. En bas, dans le lointain, s'ils ont marché assez longtemps, ils apercevront Assise avec ses clochers et l'harmonie magique de ses toits et, plus loin encore, la coupole de Sainte-Marie-des-Anges, là où François est mort.

Forte journée. Dure aussi. Car il n'est pas facile de rester si longtemps seul vis-à-vis de soi-même. Certains, las de marcher, trouvent un coin isolé et s'installent pour la journée face au somptueux paysage de l'Ombrie.

Prodigieuse expérience! Celui qui passe, qui ne voit les choses que de l'extérieur, ne peut s'empêcher de se demander ce qui peut bien pousser des jeunes à prendre sur leurs vacances pour vivre, pendant toute une semaine, cette rude ascèse. Ces jeunes d'aujourd'hui qu'on dit si désorientés, si las de tout et si allergiques à l'effort.

Ils sont huit mille cette année à avoir fait l'expérience et ils seraient beaucoup plus nombreux si tous ceux qui le désirent pouvaient venir. Car il n'est pas si facile de venir à Spello. Il faut d'abord écrire, expliquer pourquoi on veut faire cette retraite. Il faut aussi qu'il y ait de la place dans les ermitages. S'il suffisait pour être admis d'arriver sans prévenir, ils seraient deux fois plus nombreux.

C'est cela qu'on appelle en Italie « le phénomène Spello ».

Ces jeunes, nous aurions pu promener notre magnétophone au milieu d'eux, recueillir des centaines de témoignages... Cela aurait fait une belle moisson de jolies phrases mises bout à bout. Nous avons préféré aller plus profond avec quelques-uns d'entre eux.

Tout d'abord avec Sandra. Elle nous a attirés tout de suite

par son regard méditatif tourné vers l'intérieur et aussi, aux moments de fête, par la flambée de joie exubérante qui la faisait se jeter dans les bras des uns et des autres, embrasser ceux qui partaient et ceux qui arrivaient. Elle est vénitienne, blonde et menue. Elle parle d'une voix retenue, comme si elle veillait sur un trésor très précieux enfoui au tréfonds d'elle-même.

La première fois, elle est venue à Spello un peu par hasard, pour accompagner des amis. Elle croyait trouver un minimum de confort, au moins un lit et une douche bien chaude pour la reposer du voyage. Elle s'est retrouvée dans un ermitage sans électricité ni eau courante avec un simple matelas jeté par terre.

« J'ai décidé, raconte-t-elle, de repartir dès le lendemain matin. Heureusement, le soir, Carlo est venu dîner dans notre ermitage. Il nous a parlé de Dieu, de la prière, de la contemplation. Après son départ, je suis sortie dans l'olive-raie. Il y avait des étoiles splendides. J'ai senti soudain qu'il me fallait faire un saut dans l'inconnu. Au cours des jours qui ont suivi, puis d'un autre séjour, j'ai compris que Dieu était l'Absolu et que si je pouvais le trouver, je n'aurais plus jamais besoin de rien d'autre. C'était beau de dire cela dans l'enthousiasme du moment, mais, une fois rentrée chez moi, j'ai de nouveau été assailli par les problèmes. J'ai compris alors que ma foi était intellectuelle, que Dieu y était présent, mais comme une idée et que ce ne sont pas les idées, si belles soient-elles, qui nous font vivre. Jour après jour, j'ai senti s'affirmer en moi la certitude que Dieu est amour. Comment vivre l'Amour? Quand on aime, on ne vit que pour la personne aimée. L'amour humain ne peut combler ce vide que je sens en moi. Je me suis crue fiancée à un homme et j'ai appris qu'il avait déjà une femme. Mon second fiancé est mort d'une crise cardiaque alors que nous étions en vacances. Je me suis précipitée à Spello. J'ai pleuré dans les bras de Carlo, puis je me suis mise à chercher désespérément. Je suis entrée dans une communauté catéchuménale, je suis allée chez les Petites Sœurs de Jésus à Rome, chez les Petites Sœurs de l'Évangile à La Verpillière près de Lyon, chez les Camaldules, à Taizé... Mais toujours, je revenais à Spello parce que c'était là, vraiment, que j'apprenais à prier. Prier, pour moi, c'est me sentir envelop-

pée par Dieu. Alors, je n'ai plus peur, je sens que je suis entrée dans le Royaume. »

Est-ce d'avoir vu dans ses bras mourir son fiancé, mais elle pense sans cesse à la mort. « Mourir, dit-elle, c'est entrer dans la mort du Christ. Il faut que notre chair se rompe pour Le laisser passer. »

Elle nous a parlé ainsi pendant plus d'une heure.

Ce n'est pas parce qu'il est exceptionnel que nous avons choisi de donner son témoignage. Et voilà bien ce qui, par-dessus tout, a été pour nous la grande révélation de Spello. Nombreux sont les jeunes, filles et garçons, qui nous ont tenu un tel langage, qui nous ont dit que la grande affaire de leur vie était de chercher le contact avec Dieu, qui nous ont parlé de Jésus avec de véritables élans mystiques.

Est-ce donc cela la grâce de Spello et n'est-ce que cela? Un enthousiasme du moment dû à l'atmosphère de fraternité qui règne ici? Une grande flambée qui va bien vite s'éteindre dans le cœur glacé des villes? Que se passe-t-il lorsque ces jeunes retournent chez eux et y retrouvent les contraintes de la vie quotidienne?

« Bien sûr, nous a dit l'un d'entre eux, tu n'as plus le Subasio, le silence, la beauté, la présence de Carlo et de Tommaso, la joie d'être ensemble. Alors, puisque tu n'as pas d'ermitage, tu dois faire de ton cœur un ermitage. »

Ce n'est pas seulement un vœu pieux car, pour bon nombre d'entre eux, l'expérience de Spello ne s'arrête pas à la fin de la retraite.

Des groupes se créent dans toutes les villes d'Italie et même ailleurs en Europe, au sein desquels les jeunes, revenus de Spello, se retrouvent pour prier ensemble. Pour agir aussi, aider les autres à mieux vivre leur foi, devenir les ferments d'une vie spirituelle plus intense que celle qui est habituellement vécue dans les paroisses. Ou pour aider ceux qui sont en détresse, les marginaux, les drogués. On y pratique la prière silencieuse et l'adoration.

Beaucoup ont décidé de changer leur vie. Ils ne veulent plus perdre leur temps à faire, sans joie, des besognes ennuyeuses et répétitives. Leur idéal est, le plus souvent, de créer des communautés de vie semblables aux premières communautés chrétiennes où l'on ne vivait que pour l'essentiel et où on mettait tous les biens en commun.

« Être chrétien, nous a lancé un jeune Napolitain, ce n'est pas aller à la messe. C'est accepter de perdre sa vie, de se vider de soi-même pour pouvoir dire un jour : " Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ". »

Elle plonge sa cruche dans la fontaine, puis elle s'assoit dans l'herbe, laisse couler un peu d'eau... Elle récite *le Cantique de François* :

*Loué sois-tu, mon Seigneur
Par et pour Sœur eau!
Qui est bien utile
Et humble, et précieuse et chaste.*

Chez elle, à Milan, elle n'a qu'à tourner le robinet. Mais elle n'obtient qu'une eau sans âme qui sent le chlore. Ici, il lui faut faire plus d'un kilomètre sur un chemin caillouteux pour descendre de l'ermitage à la fontaine. Mais cela en vaut la peine. L'eau qui jaillit de la montagne est si fraîche et si claire.

Elle remonte lentement. Au détour du sentier, voici l'ermitage avec son nom gravé dans la pierre : « Eremo Alléluia! » Tout un programme. Une minuscule bâtisse qui a dû servir autrefois de refuge à un berger. Une seule pièce avec une étroite fenêtre donnant sur la vallée. Pas d'électricité.

Le jour de son arrivée, Tina a dû marcher plus d'une heure pour venir jusqu'ici et, ce même jour, en voyant disparaître le frère qui l'avait aidée à porter son sac, elle n'a pu s'empêcher de ressentir une fugitive sensation d'angoisse. Elle a fait le vœu de rester ici quarante jours dans une solitude totale, solitude qui ne doit être brisée qu'une fois par semaine, le dimanche, lorsqu'un Petit Frère vient célébrer la messe sur la table grossière et lui apporter un peu de ravitaillement. Le reste du temps, elle est seule, face à elle-même, sans la moindre distraction, sans autre livre que la Bible. Jour après jour, elle n'a rien d'autre à faire qu'à prier, à méditer face au sublime paysage et à observer la lente alchimie qui, peu à peu, transforme en elle toutes les lourdeurs en envolées, toutes les obscurités en transparences.

On se demande comment une aussi frêle jeune fille peut supporter une telle épreuve. Il est vrai qu'elle est petite, mais, en la regardant mieux, on s'aperçoit qu'il y a en elle la détermination d'aller jusqu'au bout sans faiblir. Elle a vingt ans, elle est belle et aussi brune que si elle était née dans le Sud. Elle a le teint pâle des gens qui ont vécu toute leur vie dans une grande cité, des yeux tour à tour ardents et pensifs.

Cette retraite de quarante jours dans la solitude absolue est l'un des temps forts de l'année sabbatique qu'elle a décidé de vivre à Spello. Elle a quitté son travail d'employée dans lequel elle avait le sentiment de perdre sa vie. Elle veut changer. Voir clair en elle-même. Écarter tout ce qui l'empêche de rester centrée en Dieu. Elle sait qu'après cette année, elle ne sera plus la même, que son existence va se trouver bouleversée. C'est pour cela qu'elle est ici.

Elle a quelque mérite car sa dernière expérience de solitude, qui n'avait pourtant duré que huit jours, s'est plutôt mal passée. Il faisait froid et il pleuvait. Venu du Subasio, le vent soufflait en rafales. Elle ne parvenait pas à se réchauffer et, surtout, elle n'avait pas trouvé la paix.

Elle a pourtant décidé, quelques semaines plus tard, de tenter la grande expérience de quarante jours. « Je le ferai, a-t-elle dit au Seigneur, si tu m'en donnes la force. » Elle a été exaucée. Dès le premier jour, elle a ressenti en elle un grand apaisement. Une paix qui ne l'a pas quittée malgré une semaine de violents orages. Une paix qui n'est pas de ce monde et par laquelle elle s'est laissé envahir à un point tel que, lorsqu'elle redescendra, tous lui diront : « Que tu es lumineuse ! »

Cette année-là, six autres personnes ont fait à Spello l'année sabbatique.

C'est encore une idée de Carlo. A l'origine, l'année sabbatique était réservée aux prêtres et aux religieux désireux de faire une longue retraite. Elle a, depuis 1982, été étendue aux laïcs voulant opérer une rupture dans leur vie et se mettre à l'écoute. D'année en année, les demandes ne cessent d'augmenter. Mais on ne dit pas « oui » à tout le monde. Il faut d'abord avoir fait plusieurs séjours à Spello. Car la retraite ne doit pas être une fuite. Tant il est vrai que la vie devient de plus en plus difficile et que de plus en plus

nombreux sont ceux qui ont peur de l'affronter. Ceux-là, on les oriente ailleurs, souvent vers des communautés de vie qui pourront leur apporter une certaine sécurité. Ne sont admis que ceux qui sont vraiment en recherche.

En général, ils vivent auprès de Carlo Carretto, dans l'ermitage Giacobbe ou près des autres frères à San Girolamo. Ils partagent la vie de la communauté, participent à l'accueil et travaillent quatre heures par jour, souvent chez les paysans. Lorsqu'ils en ressentent le besoin, ils montent dans un ermitage pour une semaine, trente ou quarante jours.

Ces séjours sont indispensables. Ils sont l'un des grands axes de la spiritualité de François d'Assise ou de Charles de Foucauld. Ce que Carlo appelle « le temps de désert ».

Le désert, il sait ce que c'est.

Lui aussi, comme tous ceux qui viennent ici, il a senti un jour qu'il était en train de perdre sa vie. C'était pourtant pour la bonne cause. Président sur le plan national des jeunes de l'Action catholique, il avait un carnet de rendez-vous et d'adresses gros comme un dictionnaire, sautait du train dans l'avion et de l'avion dans le train, allait de séminaires en congrès et de congrès en colloques, parlait devant des assemblées de plusieurs dizaines de milliers de personnes.

« J'avais le sentiment, dit-il, d'être quelqu'un dans l'Église, de porter sur mes épaules une des colonnes du Temple... Comme tout dépendait de moi et que tout allait mal, j'avais bien raison d'être inquiet... Je n'étais plus le "serviteur inutile" que Jésus nous a donné pour modèle. »

C'est alors, à quarante-quatre ans, tandis qu'il assistait aux vêpres de la Saint-Charles, qu'il a entendu le troisième appel de sa vie : « Laisse tout et viens avec moi dans le désert. Je ne veux plus de ton action. Je veux ta prière, ton amour. »

Comme les deux autres fois, il a dit oui immédiatement. Il a tout quitté et il est entré chez les Petits Frères du Père de Foucauld. L'appel était si urgent qu'il n'a même pas pris la peine de réfléchir. « Sans même avoir lu le règlement des Petits Frères de Jésus, j'entrai dans leur congrégation ; sans connaître Charles de Foucauld, je devins son disciple. »

Nombreux sont ceux qui souffrent en se rendant compte, après de nombreuses années d'une activité intense, qu'ils ne

sont pas indispensables et qu'un autre fera tout aussi bien l'affaire. Certains ne s'en remettent pas et traînent, jusqu'à la fin de leur vie, une blessure secrète. Lui, il éclate de joie. Il se croyait tout et il réalise tout d'un coup qu'il n'était rien, qu'il n'était au fond responsable de personne. « Cela m'a donné, dit-il, une joie d'enfant en vacances. »

C'est ainsi qu'on se fait de plus en plus petit, qu'on se vide de soi-même pour laisser toute la place à Celui qui, seul, peut combler tous les désirs.

Le voici à El Abiod, au noviciat des Petits Frères. A peine est-il arrivé que le maître des novices lui dit : « Carlo, tu dois faire une coupure dans ta vie. » Une coupure? Mais comment? Cela veut dire qu'il doit se séparer de ce qui lui tient le plus à cœur. Mais il a déjà tout laissé derrière lui. Tout? Est-ce si sûr?

Il sent dans sa poche le gros carnet où sont inscrites les adresses de tous ses amis. Il y a là plus de trente années de vie, d'amitiés intenses, d'activités, de luttes en commun... Ne serait-ce pas cela, la rupture radicale? Entrer tout neuf dans un autre monde, libéré du vieil homme. C'est en tout cas le plus grand sacrifice qu'il puisse faire, l'immolation de tout son passé. Un symbole.

Il suffit d'une allumette. Il lui faut arracher les pages une à une en résistant à la tentation de retenir l'une ou l'autre.

« Je revois encore, dit-il aujourd'hui avec peut-être dans la voix une légère pointe de mélancolie, les cendres noires de ce cahier lorsque le vent du Sahara les emporta et les dispersa. »

Tous les mystiques le savent : lorsqu'on donne tout à Dieu, Il rend au centuple. Il donne avant tout la joie, cette joie débordante que rien ni personne ne peut enlever.

C'est le temps de la solitude, des longues méditations dans le désert. Il suffit de s'ouvrir, de se laisser faire. « Nous sommes le fil et Dieu est le courant. Tout notre pouvoir consiste à laisser passer le courant. »

Il y a des moments si intenses qu'on croirait mourir d'amour. Comment exprimer l'inexprimable?

« Le jour où j'ai fait dans le désert l'expérience de Dieu en tant que Trinité, je me suis roulé de joie dans le sable en criant : " Moi aussi, je t'aime! " »

Mais il ne suffit pas d'aimer. La règle des Petits Frères exige qu'après le noviciat, ils soient capables de gagner leur vie.

Voici Carlo Carretto sur les pistes du désert. Il travaille pour une société chargée de faire des recherches sur les possibilités de faire tomber la pluie sur ces terres arides. Il doit aller d'un poste météo à l'autre pour faire des relevés. Jamais sa vie n'a été aussi dépouillée. Il dispose de l'indispensable jeep, de deux couvertures, d'une natte. Il va de campement en campement, rencontre les hommes bleus, les pétroliers, les prospecteurs de métaux, les routiers du désert; il séjourne à Tamanrasset et à l'Assekrem, là où son maître Charles de Foucauld a vécu. La nuit tombée, il se roule dans ses couvertures et s'endort sous les étoiles.

Pendant dix ans, il va mener cette vie rude, ivre de solitude et de silence, de ce silence dont il dit : « Il est un pas en avant dans la voie de la prière, car il est sans limite alors que toute parole connaît une limite. »

Il a trouvé sa patrie. C'est là, dans le désert sans limites, qu'il souhaite vivre et mourir. Mais ses supérieurs ont d'autres idées. Il doit revenir en Europe, sortir de sa retraite pour repartir à la rencontre des hommes. Justement, l'évêque de Foligno a proposé au Père Voillaume, supérieur des Petits Frères, de mettre à sa disposition le petit couvent de San Girolamo avec son merveilleux cloître, à deux pas du cimetière de Spello. La municipalité de Spello, qui est communiste, serait disposée à le louer pour une somme symbolique.

Pourquoi ne pas en faire un centre de repos et de retraite pour les Petits Frères qui travaillent sous toutes les latitudes et rentrent parfois épuisés? On pourrait même trouver un ermitage dans la montagne pour ceux qui auraient besoin d'un temps de silence.

Adieu le Sahara! Carlo profite de la tranquillité de Spello pour écrire son premier livre, *Lettres du désert*. Il ne s'attendait pas au succès foudroyant qu'il va rencontrer. Le livre arrive au bon moment, en plein cœur de la vague hippie, alors que, de plus en plus nombreux, les jeunes d'Occident sont en train de remettre en question toutes les valeurs traditionnelles, la course au niveau de vie et au

statut social. *Lettres du désert* sera traduit en vingt-sept langues, y compris le chinois et l'hébreu.

Jour après jour, des gens ont commencé à gravir la colline de Spello. Des jeunes et des moins jeunes, tous alourdis par l'insatisfaction de la vie quotidienne, tous ressentant en eux ce grand vide qu'il leur fallait combler, une soif qu'ils devaient étancher à tout prix.

En se serrant un peu, on a pu loger les premiers dans le couvent, mais très vite, le mouvement a pris de l'ampleur. Comment fermer ses portes devant un tel appel? Les Petits Frères qui venaient se reposer des fatigues endurées en Afrique ou en Amérique ont dû aller ailleurs. « Le phénomène Spello » s'est imposé de lui-même.

Encore fallait-il trouver de la place pour tous ces nouveaux venus. Justement, à quelques kilomètres de là, un paysan possédait une petite maison isolée qu'il n'habitait pas. Il la mit à la disposition de Carlo. Peu après, le paysan eut besoin d'argent et il demanda à Carlo de l'acheter. « Impossible, répondit celui-ci, les statuts des Petits Frères nous interdisent de posséder quelque chose. » Un ami qui se trouvait là décida d'acheter la maison et de la mettre à la disposition de Carlo, se réservant le droit de venir y passer quelques jours de temps en temps.

Ainsi sont nés les ermitages. « Ils sont venus l'un après l'autre, raconte Carlo, comme les cerises. Cela n'a pas été difficile. Quand le projet vient de Dieu, il avance tout seul. J'ai compris très vite que Dieu avait tout préparé. »

Il y a maintenant vingt-six ermitages sur la montagne. Les uns achetés par des amis, les autres prêtés par des paysans partis pour la ville et qui sont contents de voir que leur maison est entretenue, leurs vignes et leurs oliveraies travaillées. Il y en a de minuscules et d'immenses, de très austères et de presque confortables. Nous avons même vu dans l'un une très belle salle de bains. Certains sont historiques, tel l'ancien couvent des Bénédictines que François d'Assise et sainte Claire ont fréquenté.

François! Il est partout sur cette montagne qui ne se trouve qu'à douze kilomètres d'Assise. Son ermitage des Carceri est tout proche et les paysages n'ont guère changé. Il a marché sur les petits chemins poudreux qui montent vers les ermitages, laissant ici ou là des souvenirs soigneusement

entretenus. A Nottiano, par exemple, il est venu nettoyer la petite église et il a rencontré par hasard – si l'on croit au hasard – son premier disciple paysan qui est devenu par la suite saint Jean de Nottiano. Sa maison, qui est en ruine, va être reprise et restaurée par une communauté de jeunes Autrichiens qui s'est placée sous le patronage de saint François.

Petits ou grands, confortables ou non, tous les ermitages ont un point commun : la plus belle pièce, celle qu'on aménage toujours en premier, est la chapelle. Là, l'austérité n'a plus cours. La consigne est de n'utiliser que du matériau noble : la belle pierre rose du Subasio, des icônes, les troncs tordus des oliviers, des tentures tissées par des artisans... Toutes ces chapelles sont différentes et toutes sont très belles.

Il y a là un symbole. Carlo ne cesse de le répéter : la vocation de Spello, c'est la prière. Encore et toujours la prière. Au moins trois heures par jour et souvent plus.

Cette vie, nous n'avons pas voulu en parler sans la vivre de l'intérieur.

« Je vais vous donner un de mes meilleurs ermitages, nous a dit Carlo. Vous y aurez tout pour être heureux. »

Heureux, nous l'avons été au-delà de toute expression. Comme si d'un coup s'étaient abolis tous les soucis, comme si s'étaient éteintes les angoisses de la vie ordinaire. Encore aujourd'hui, il nous suffit de penser au mois passé dans l'ermitage de Santa Chiara pour sentir la paix nous envahir.

La maison était minuscule, perchée entre ciel et terre sur les flancs du Subasio. Carlo avait raison : nous y avons tout pour être heureux. Une petite chambre et une cuisine dont les deux étroites fenêtres plongeaient directement sur la vallée; une terrasse en pierre entourée d'une vigne en berceau, des pruniers, des pêchers, un figuier largement étalé et quelques oliviers nouveaux.

Il n'y avait pas d'électricité, mais nous avons eu la surprise de trouver une douche au sous-sol. « Il n'y a pas d'eau chaude, nous a dit Carlo, car il faut tout de même souffrir un peu. » La chapelle a été faite dans l'ancien cellier, une petite pièce carrelée avec, en son milieu, un autel reposant sur un pied d'olivier. La fenêtre a été remplacée

par un vitrail représentant sainte Claire en prière. Un lieu béni où on peut passer des heures et où il suffit d'ouvrir la porte pour laisser monter les bruits de la vallée et, plus près, le bourdonnement des guêpes et des abeilles attirées par les raisins et les mirabelles. Dehors, un banc en pierre permet de prier face au paysage. La nuit, dans le lointain, on voit scintiller les lumières de Spello.

Est-ce la présence insistante de saint François et de sainte Claire, est-ce le silence, mais ici, la prière est aussi naturelle que le souffle.

C'est bien cet appel à la prière qui attire ici des foules de jeunes. Il est de plus en plus clair que Spello est en train de devenir un véritable laboratoire. On voit depuis quelque temps arriver des gens qui ne viennent pas que pour prier, mais pour étudier le phénomène, comprendre ses mécanismes, voir s'il ne serait pas possible de faire surgir dans leur pays de telles expériences.

Voici Natalie. Elle vient du Zaïre. Elle est forte, solide, une vraie *mamma* africaine avec une voix profonde et le rire toujours à fleur des lèvres. Elle est ici pour une année sabbatique. Il faut l'entendre raconter sa rencontre avec Carlo :

« Je suis venue ici sur le conseil d'un prêtre rencontré à Rome. En arrivant dans le cloître, j'étais affolée de voir tant de monde. Au bout d'un moment, j'ai demandé où était Carlo Carretto. Un jeune homme m'a répondu : " Mais il vient de passer devant toi ! " Je me suis approchée et il m'a dit : " Qui es-tu, que veux-tu ? " Je le lui ai dit. Alors il a appelé une dame qui passait avec des biscuits, il en a pris un et il me l'a mis dans la bouche en disant : " C'est pour ma petite sœur Natalie, ma petite sœur du Zaïre. " Il a éclaté de rire, puis, d'un coup, il est redevenu sérieux et il m'a dit : " Tu dois revenir faire une année sabbatique. Pour toi, Natalie, c'est le désert qu'il te faut. " Il est tombé juste du premier coup. Tout ce que je peux dire de Spello, c'est : " Voici la demeure de Dieu parmi les hommes. " »

Au moment où nous la rencontrons, Natalie vit dans la communauté avant de monter dans un ermitage. Elle aime par-dessus tout participer à l'accueil.

« Je suis ici en mission spéciale, dit-elle gravement. Depuis toujours je cherche à concilier la vie contemplative et

l'accueil de mes frères. C'est ce que fait Carlo Carretto. Je veux voir comment il s'y prend.» Elle est heureuse parce qu'elle croit avoir trouvé ce qu'elle cherche depuis toujours.

Depuis aussi longtemps qu'elle se souvienne, elle a voulu être religieuse. Elle n'avait pas sept ans que, déjà, dans son petit village zaïrois, elle disait à ses parents : « Regardez la direction où le soleil se couche. C'est là-bas que j'irai un jour. Et là-bas, je serai sœur. »

« Le jour de ma première communion, raconte-t-elle, le Père supérieur m'a dit : "Aujourd'hui, Natalie, tu es puissante sur le cœur de Dieu. Tu peux Lui demander tout ce que tu voudras." Alors, j'ai demandé, demandé... J'ai dit que je voulais devenir religieuse et j'ai supplié qu'aucun des membres de ma famille n'aille en enfer. Ni aucun de ceux qui communiaient, ce jour-là, sur toute la terre. En rentrant chez moi, après avoir fait à pied les douze kilomètres qui nous séparaient de la mission, j'ai dit à mes parents : "Le Père supérieur m'a chargé de vous saluer. Et moi, je vous annonce que je serai religieuse. Ne comptez plus sur moi pour le mariage." Ma mère ne m'a pas prise au sérieux. Elle m'a dit : "On va d'abord faire la fête." Elle est allée tuer une belle poule et nous avons fait un bon repas. »

Il lui a fallu beaucoup d'obstination pour triompher des résistances de ses parents. Dans son village, la suprême honte pour une fille était de ne pas se marier. A sa mère qui le lui répétait sans cesse, elle donnait toujours la même réponse : « L'homme qui doit m'épouser, Dieu ne l'a pas créé. » Elle s'obstinait mais, par moments, elle doutait, tant était grande autour d'elle la force de la tradition. Et puis un jour, elle rencontra sur la place du village un homme nommé Jacob qui avait la réputation d'être un peu voyant et qui la salua en disant : « Bonjour, sœur Rosalie » (c'était son nom de baptême). Elle s'étonna et lui demanda : « Comment sais-tu que je serai sœur? – Si, tu seras sœur. »

« Depuis ce jour, dit-elle, je n'ai plus jamais douté de ma vocation. C'était fini. Dans les moments difficiles, pour retrouver ma tranquillité, il me suffisait d'entendre à nouveau le vieux Jacob me dire : "Bonjour, sœur Rosalie!" »

Elle avait gagné. Elle avait treize ans lorsque son père lui dit : « Maintenant, tu peux partir. » Elle est entrée au Carmel

et y est restée vingt ans. Vingt années de contemplation et de bonheur. Pourtant, il restait au plus profond d'elle une insatisfaction. Elle était heureuse, mais elle avait le sentiment que la clôture était une barrière entre elle et ses frères africains. « Eux aussi, se disait-elle, il faudrait qu'ils puissent mener, tout en étant dans le monde, la vie contemplative. Il faudrait trouver le moyen de les aider car il ne peut y avoir deux mondes, celui où l'on prie et où on contemple l'Ineffable et celui où l'on travaille, complètement immergé dans les soucis de la vie quotidienne. Ces deux mondes, il faudrait les unir. Être contemplatifs dans la vie active. »

Cette exigence est devenue si forte en elle qu'elle a demandé la permission de sortir du Carmel pour la réaliser. Elle l'a obtenue sans difficulté, a vécu quelque temps près de son évêque qui l'a envoyée à Rome pour approfondir la théologie. C'est là qu'elle a rencontré le prêtre qui l'a envoyée à Spello.

« Là enfin, dit-elle, après toutes ces années, j'ai trouvé ce que je cherchais : l'union intime de la contemplation et de l'action dans le monde. Un grand espoir pour tous et, avant tout, pour mes frères africains. Maintenant, je n'ai plus de doutes, je sais ce que je dois faire : je dois transporter Spello au Zaïre. »

« Tu m'as séduite et je me suis laissé séduire. » Cette phrase de Jérémie qu'elle a mise au féminin pour mieux se l'appliquer à elle-même, Giovanna ne cesse de la porter en elle. Au moins depuis le jour où, à quatorze ans, alors qu'elle était en train de se déshabiller pour se mettre au lit, elle a senti surgir en elle l'irrésistible vocation.

Giovanna! Nous l'avons rencontrée lors de notre second séjour à Spello alors qu'elle assurait, avec la douce Anna Maria, les tâches matérielles de l'ermitage où Carlo a fait sa demeure. Elle lançait à toute volée du grain aux poules et elle s'est interrompue pour nous accueillir. Nous ne nous connaissions pas et pourtant, quelques minutes ont suffi pour que nous puissions parler de choses essentielles.

Nous nous sommes assis devant le petit jardin, face au sublime paysage de Spello et nous avons parlé de sa mère, juive convertie à l'âge de vingt-sept ans et pianiste en renom,

de son enfance en Libye ou en Turquie, au hasard des postes diplomatiques occupés par son père et surtout, surtout de son incessant dialogue avec Dieu, un dialogue commencé le jour même où sa mère lui a dit, alors qu'elle venait d'avoir quatre ans : « Tu sais, on peut parler avec Dieu, car Il est vivant. »

A quatorze ans, elle savait qu'elle devait se consacrer entièrement à Dieu mais elle ne savait pas trop comment. Elle se surprit même un jour à dire dans une prière : « Fais de moi ce que tu voudras, mais surtout pas une religieuse. » Pour elle, une religieuse était une femme sans âge, vêtue de noir, timide et timorée, marchant dans la rue sans même regarder autour d'elle le spectacle de la vie.

« Tous les jours, raconte-t-elle, j'attendais avec impatience le moment où j'allais me retrouver seule dans ma chambre. Je fermais ma porte et j'entamais aussitôt le dialogue au cœur à cœur. C'était très simple : Il me connaissait et je Le connaissais. »

Elle avait une vie mondaine pourtant. Elle aimait sortir, danser, assister aux réceptions que donnaient ses parents. Elle commençait à regarder les garçons et à se demander si elle ne pourrait pas se consacrer à Dieu dans le mariage. Et puis un jour, tandis qu'elle était au lit avec la grippe, elle lut quelques passages de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

« Ce jour-là, raconte-t-elle, j'ai découvert que le plus extraordinaire dans la vie avec Dieu était de s'abandonner à Lui. »

L'abandon. Voilà le maître mot prononcé.

Un mot que nous avons rencontré partout, aussi bien chez les Tibétains que chez les chrétiens, chez les hindous que chez les Soufis. Un mot qui est une règle de vie, la clé de la connaissance et du bonheur. Se lâcher, se donner, s'abandonner, se laisser façonner... Thérèse d'Avila, Ramdas, Milarépa, Rûmi n'ont jamais rien dit d'autre et nous aurions été tout à fait fidèles à ces enseignements si nous avions donné pour titre à notre livre le seul mot : *Oui*.

Si nous avons choisi de donner le témoignage de Giovanna – sa modestie dût-elle en souffrir – c'est parce que sa vie illustre bien ce qui peut arriver à un être religieux qui pratique cette vertu de l'abandon.

Elle suppliait Dieu de ne pas faire d'elle une religieuse et

pourtant, l'appel s'étant précisé, elle est entrée à l'âge de vingt-quatre ans dans un ordre contemplatif.

« Je sais ce qu'est le coup de foudre, dit-elle. Je l'ai connu dès mon entrée au couvent. J'étais heureuse. J'avais le silence, la prière et, au noviciat, l'atmosphère était très ouverte parce que toutes les nationalités, tous les continents étaient représentés.

« Mon intuition était que chaque siècle a eu une maladie spécifique, une négativité à laquelle a toujours correspondu une positivité contraire. Par exemple, au cours de certains siècles, la richesse des grands est devenue trop insolente. Alors les saints de ce siècle ont vécu dans la plus extrême pauvreté. Aujourd'hui, nous vivons le moment des angoisses, des névroses, des suicides... La seule réponse que nous puissions donner, c'est de faire le saut dans la confiance, même et surtout lorsque nous vivons des heures grises. J'ai donc demandé à la Mère maîtresse la permission de faire une promesse particulière, celle de vivre dans la confiance, dans l'abandon. »

Elle ne tarda pas à être mise à l'épreuve. Elle n'était pas au couvent depuis trois mois lorsqu'elle commença à maigrir et à ressentir une grande faiblesse dans les jambes. En quelques semaines, elle perdit plus de vingt kilos. Le médecin lui apprit qu'elle souffrait de la thyroïde : « Tu peux aller où tu veux, lui dit-il, tu peux même faire les choses les plus dures, aller par exemple en Afrique pour soigner les lépreux, mais tu ne dois pas vivre en recluse. Il te faut à tout prix de l'activité. »

Elle n'en crut rien mais elle accepta cependant de prendre des vacances et d'aller retrouver ses parents à Izmir où son père était consul. Elle venait d'y arriver lorsqu'un certain Carlo Carretto se présenta au consulat et demanda à voir son père. « Pour le faire attendre, raconte-t-elle, je lui ai offert un vermouth et il m'a dit : " Vous êtes en train de vivre la volonté de Dieu. " »

Pour l'heure, tout ce qu'elle demandait, c'était de retourner au couvent. Ses parents avaient beau faire intervenir des médecins, des prêtres, des évêques et même un cardinal, elle s'obstinait. Jusqu'au jour où elle entendit la petite voix intérieure qu'elle connaissait si bien : « Mais Giovanna, tu ne comprends donc pas les signes. Si J'ai permis cette maladie,

c'est parce que Je veux que tu restes dans le monde pour y vivre l'abandon et la confiance que tu voulais vivre au couvent. Ne sais-tu pas que ce monde plein de peurs et d'angoisses a avant tout besoin d'espérance? »

C'est cela l'abandon : renoncer dès le premier appel aux projets les plus chers.

Elle se retrouva dans la région d'Arezzo, non loin d'un endroit où ses parents avaient une propriété, s'installa dans une petite maison prêtée par un vieux curé et décida de laisser sa porte ouverte pour tous ceux qui voudraient y entrer. C'est ainsi qu'elle découvrit un monde que son enfance dorée ne lui avait pas donné l'occasion de fréquenter, celui des usines. Elle fut tout de suite bouleversée par le désarroi des jeunes gens et des jeunes filles qui, descendus de leurs montagnes, se trouvaient enfermés dans d'immenses ateliers. Certains tombaient malades et les suicides n'étaient pas rares. Ces jeunes étaient d'autant plus désarmés devant cette vie nouvelle qu'ils savaient à peine lire et écrire. Giovanna alla trouver les patrons des deux grandes usines du voisinage et leur demanda l'autorisation d'ouvrir dans leurs locaux des écoles du samedi.

« Si vous étiez religieuse, ont-ils répondu, nous refuserions pour ne pas créer de précédent. Mais puisque vous n'êtes que Giovanna, vous pouvez y aller. »

Ces jeunes gens, tout comme les étudiants qui fréquentaient aussi la fraternité, elle se mit à les aimer.

« J'aimais avant tout leur enthousiasme et leur générosité, dit-elle. A peine avaient-ils découvert Dieu qu'ils voulaient aller jusqu'au bout, au point qu'il me fallait parfois les freiner un peu. Beaucoup avaient cessé de pratiquer après leur première communion parce que les prêtres ne savaient leur parler que de justice sociale et de syndicalisme alors qu'ils avaient avant tout soif de Dieu. »

Elle se mit à organiser pour eux des voyages et des pèlerinages tandis que, pour gagner sa vie, elle se faisait tout l'été guide touristique à Rome.

Un jour, un garçon qui allait partir faire son service militaire lui demanda : « Giovanna, apprends-moi à prier. » Elle eut l'idée de l'emmener à Spello où Carlo Carretto s'était installé quelques années plus tôt. Elle y emmena par

la suite, tous les quinze jours, des groupes de plus en plus nombreux.

« Lors de mes premières visites à Spello, lui a dit un jour un jeune, je me sentais comme un poisson hors de l'eau. Et puis j'ai pris goût à la prière et au silence de l'après-midi. »

Elle a vécu ainsi pendant dix ans, jusqu'au jour où il lui a fallu rentrer à Rome pour soigner sa mère atteinte d'un cancer.

« Nous habitons, raconte-t-elle, une très belle maison, tout près du palais Farnèse, là où se trouve l'ambassade de France. A quelques minutes de là, au Campo di Fiori, se trouvait l'un des quartiers les plus malfamés de Rome. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai tout de suite rêvé de connaître ces jeunes marginaux que je voyais traîner dans les sinistres ruelles. Un jour à la messe, sans l'avoir prémédité, je me suis mise à prier l'ancien curé de la paroisse : " Don Julio, toi qui as été curé ici jusqu'à ta mort, aide-moi à rencontrer ces jeunes ". »

Elle s'apprêtait à sortir de l'église lorsqu'elle sentit que quelqu'un lui tapait sur l'épaule. C'était Anna, une jeune fille de vingt-deux ans avec de magnifiques yeux noirs, qui lui dit :

– Le nouveau prêtre m'a dit que je pouvais m'adresser à toi. Je travaille au marché depuis l'âge de treize ans et j'aimerais tellement apprendre à lire et à écrire.

– Où habites-tu?

– Via de Cappella.

C'était précisément l'une des rues que Giovanna désirait tant connaître. Elle plongeait littéralement dans ce monde si différent du sien et se sentit très vite poussée à y créer une petite fraternité. Petite, elle l'était littéralement, puisqu'il fallut installer la chapelle dans le grenier. Ce fut le début d'une aventure bouleversante. Très vite, elle fut rejointe par Toni, un jeune homme rencontré à Spello et qui, jusqu'ici, partageait la vie des Gitans.

« Demande à Dieu qu'il soit le concierge de ta porte, avait conseillé Carlo. Qu'Il fasse entrer tous ceux qu'Il attend. »

Il y a comme un tremblement dans la voix de Giovanna lorsqu'elle raconte l'arrivée des trois premiers drogués : deux jeunes hommes hirsutes et barbus encadrant une

grande jeune fille blonde enceinte de sept mois. Sans interrompre la prière en cours, ils se sont assis par terre. Un peu plus tard, la jeune fille, Antonietta, a vu une Bible, l'a ouverte au hasard et a lu tout haut le passage sur lequel ses yeux étaient tombés : la parabole de l'enfant prodigue. Elle avait une bronchite chronique et s'était tellement *shootée* à l'héroïne jusqu'au cinquième mois de sa grossesse qu'il lui était devenu impossible de trouver les veines de ses bras et qu'il lui fallait se piquer dans la langue. Elle est restée pour la nuit.

C'est ainsi qu'a commencé la chaîne. Très vite, Giovanna a compris que ces jeunes en détresse souffraient avant tout d'un besoin d'amour si profond, si exigeant que Dieu seul était capable de le combler.

Elle peut raconter des dizaines d'histoires bouleversantes. Celle de Terry, par exemple, qui vomissait du sang, était syphilitique et semblait haïr toute la communauté. Un jour, tandis qu'elle était à l'hôpital, ses parents sont venus voir Giovanna et lui ont dit : « Nous n'avions pas la foi, mais Terry nous a raconté ce que vous avez fait pour elle et maintenant, nous croyons. Si vous saviez comme elle vous aime! »

Plus tard arriva Stephania, quinze ans, qui désirait au fond rester dans la communauté, mais qui s'en est échappée une bonne quinzaine de fois pour aller reprendre, sur les places de Rome, son incroyable métier d'« avaleuse de feu ». Il y avait les malades mentaux qui se mettaient à hurler au milieu de la nuit et que seules pouvaient calmer les prières faites à leur chevet. Il y avait des clochards de toutes sortes, une véritable cour des miracles qui méritait bien son nom, car de véritables miracles eurent lieu dans la fraternité. Si nombreux que la maison est devenue trop petite et que la communauté a dû émigrer dans la campagne, non loin de Fiumicino.

Au moment où nous l'avons rencontrée à Spello, Giovanna était en train de faire une année sabbatique bien méritée. Année de prière et de poésie, car elle est aussi poétesse.

Cette fille de la bonne noblesse romaine, cette habituée des belles demeures nourrit un rêve étrange : partir sur les routes sans un sou en poche pour faire de sa vie un

« Je lui parlai de cette prière du cœur qui m'habitait sans cesse et il m'apprit qu'elle était une pratique constante de l'orthodoxie. Un grand amour spirituel est né entre nous, qui s'est, plus tard, transformé en amour humain. C'est alors qu'ont commencé nos souffrances. Nous étions en marge, nous ne pouvions plus recevoir les sacrements. Nous avons vécu une année dans une maison que nous avons appelée Béthanie. C'était une communauté à deux, une "Église domestique" comme disaient les Pères.

« Un jour, le cousin d'Alphonse, Jacques, nous a fait découvrir l'église Saint-Irénée. Ce fut un éblouissement. Une expérience de liberté. Nous trouvâmes un père spirituel en Mgr Germain. Je découvris aussi une Église qui acceptait de me donner l'absolution, de me pardonner comme Jésus avait pardonné à Marie-Madeleine. Une Église qui me donnait les sacrements qui étaient pour moi la vie : "Vous me posez vraiment des problèmes, nous a dit Mgr Germain. Mais votre démarche est vraie et je vous accueille." »

C'était la fin de leurs souffrances intérieures. Ce ne fut pas pour autant la fin des persécutions. Toute une série d'articles diffamatoires se mirent à paraître dans divers journaux. Au début, Alphonse, qui a la plume facile, voulait répondre, mais Mgr Germain l'en dissuada. « Ne répondez pas, lui dit-il. Bénissez. » Lorsqu'ils ouvrirent leur communauté, les autorités catholiques mirent en garde leurs fidèles. Il arriva même qu'un jour, un prêtre catholique qui avait perdu la foi la retrouve chez eux. Son évêque s'en réjouit, mais lui dit en le quittant : « Tout de même, ne fréquentez plus ces gens-là. » Des centaines d'amis cessèrent de venir à leurs sessions. Mais lorsque parut un livre d'Alphonse écrit en collaboration avec Graf Dürckheim, une nouvelle moisson se leva. Maintenant, tous les stages sont pleins et il faut même parfois refuser du monde.

Il y a d'ailleurs souvent dans ces sessions des prêtres et des religieuses catholiques. Ils sont accueillis à bras ouverts car Alphonse et Rachel considèrent que la différence entre les traditions est une richesse. L'Esprit souffle où Il veut et le Chemin de l'un n'est pas forcément le Chemin de l'autre. Dieu seul est Vérité.

« Si je n'ai pas la tolérance, affirme Alphonse, c'est que l'Esprit-Saint est absent. Hélas! Les chrétiens ne s'aiment

pas entre eux. Le véritable œcuménisme serait de nous aimer tous dans nos différences. De se rencontrer non plus au niveau de la tête, mais au niveau du cœur. Lorsque la théologie se fait trop spéculative, elle se coupe de l'expérience et pourtant, seule l'Expérience est formatrice. »

Cette théologie qui les passionne, cette théologie du cœur, ils l'ont étudiée pendant trois ans. Au début, lorsque Mgr Germain lui avait imposé ces études avant de faire de lui l'un de ses prêtres, Alphonse s'était rebiffé :

« Je suis théologien depuis tellement d'années, s'est-il écrié, et vous allez me demander de retourner à l'école!

– Oui, a répondu Mgr Germain, mais vous verrez, c'est autre chose. Vous allez pénétrer dans un autre monde. Vous devez faire ce que je vous demande si vous voulez être vraiment orthodoxe. »

Ainsi, installés dans une minuscule chambre à Paris, ils se sont donc plongés dans cette étude et ils ont été tout surpris de découvrir qu'ils trouvaient en même temps la joie. « Ne vous étonnez pas, leur a dit Mgr Germain. Cette joie, cela fait vingt ans que je la connais. » Cette joie a atteint sa plénitude lorsque Alphonse a pu enfin redevenir prêtre et fonder sa première paroisse à Metz.

« Je crois, dit Rachel, qu'il aurait été terrible pour lui de ne plus jamais être prêtre. Il est né pour cela, pour prêcher, pour aller au fond des choses avec les uns ou les autres, pour célébrer la sainte liturgie.

– C'est vrai, dit-il, j'ai toujours été attiré par la prière. J'étais encore au séminaire lorsque j'ai fait, au pied d'un poirier, une expérience formatrice. Le ciel s'est ouvert pour moi. Plus tard, j'ai fait régulièrement les exercices de saint Ignace, et une fois j'ai fait les trente jours. Je comprends aujourd'hui qu'il me manquait quelque chose parce que, dans ces exercices, le corps est laissé un peu de côté bien qu'Ignace ait su intégrer la détente et la respiration. C'est en rencontrant Graf Dürckheim que j'ai découvert le véritable maître de la méditation en Occident. J'ai compris grâce à lui que c'était l'homme total qui allait à Dieu. Corps, âme et esprit. J'ai trouvé une nouvelle manière de lire la Bible, expérimentale et non plus seulement mentale. J'ai découvert les Pères de l'Église et Maître Eckhart qui est le

véritable maître de Dürckheim. J'ai fait mienne cette phrase de Denis l'Aréopagite : " Ne parlez pas trop de Dieu, mais expérimentez-Le. "

« Pour moi, le mariage est un chemin vers une mystique très concrète. Les juifs disent admirablement : " Voir l'Époux (ou l'Épouse), c'est toute la gloire de Dieu qui apparaît. " Qu'on soit homme ou femme, Dieu est toujours l'Époux et nous l'épouse. »

Dimanche. Une autre atmosphère. Au petit déjeuner, la plupart ne prennent qu'une boisson. On ne mange pas de pain pour garder une place au « pain essentiel » qu'on recevra tout à l'heure lors de la communion. Ce n'est pas une obligation, mais un choix.

La chapelle est à deux pas de la salle à manger... Toujours ce mariage entre la terre et le ciel.

C'est Alphonse qui officie dans sa magnifique chasuble et Rachel qui dirige le chœur. La cérémonie s'ouvre par cette solennelle invitation : « Debout, soyons attentifs, en silence. » Tout de suite, l'assemblée, stagiaires et membres de la communauté réunis, plonge dans le recueillement. Moi, je triche pour les besoins du livre. Je regarde les diacres et je suis frappée par la solennité de leurs gestes, je les vois balancer l'encensoir, baiser la main du prêtre qui vient de les bénir. Tout cela est nouveau pour moi. Très prenant. On sent que non seulement les âmes, mais les corps participent. Je ne vois pas de dos avachis, de genoux croisés... mais des gens qui ont une conscience approfondie de leur corps, ce corps dont Rachel dit qu'il est un temple. Dans cette communauté, c'est sûr, on travaille beaucoup sur soi-même. D'ailleurs Alphonse a bien pris soin de nous préciser :

« Une communauté n'existe que si les membres qui la composent travaillent constamment sur eux-mêmes. Si l'un se laisse vivre, ne cherche pas à s'éveiller, à s'approfondir, il devient un parasite qui projette sur les autres ses problèmes. C'est de la rencontre d'esprits qui cherchent l'éveil que naît l'expérience de Dieu. Nous prions beaucoup ensemble, le matin, pour les laudes, puis pour les vêpres et le soir. Même les petits gestes doivent être aussi parfaits que possible... Il faut toujours avoir à l'esprit l'image du cercle autour duquel

nous sommes disposés. Si je me rapproche de mon voisin, ce sera bien, mais ça ne changera pas grand-chose au monde. Mais si les hommes vont tous vers le centre d'eux-mêmes, c'est-à-dire vers Dieu, ils se rapprochent du même coup les uns des autres. C'est cela le Chemin. »

Nous avons voulu prier avec la communauté et cela a été pour nous un grand privilège. Matin et soir, un chant de louange d'une demi-heure, suivi d'une demi-heure de méditation silencieuse. Un silence qui unit les cœurs et d'où jaillit la louange et la joie. On parle beaucoup de joie à Béthanie.

« Une communauté qui ne vit pas dans la joie, dira Alphonse, cela me fait penser à une guitare dont une corde aurait sauté. Elle n'est pas accordée alors que la prière doit nous accorder à notre Réalité profonde. Du silence jaillit la joie qui conduit à la louange, laquelle, à son tour, conduit à la joie... »

La liturgie elle-même est joie : « Elle est notre vie, affirme Rachel, le centre nourricier de notre foi. »

A la sortie, nous interrogeons les membres de la communauté. Ils ont tout quitté non pas pour un idéal ou parce qu'ils avaient envie de vivre ensemble, mais plus simplement pour être heureux. Certains ont appartenu à la paroisse de Metz, d'autres sont d'abord venus pour des sessions... En fait, la communauté était née bien avant d'avoir les murs pour l'accueillir.

Ce qu'ils souhaitent, c'est retrouver la vie de partage fraternel des premiers chrétiens. Ils voudraient qu'on puisse dire d'eux aussi : « Voyez comme ils s'aiment ! » Certains ont, d'emblée, tout mis en commun ; d'autres, qui ne se sentaient pas prêts, partagent autant qu'ils le peuvent. Le budget est établi une fois par an, toutes les charges sont partagées et pour la nourriture, il y a un panier à l'entrée de la salle à manger où chacun met ce qu'il peut mettre.

La journée commence avec les laudes, puis tous se retrouvent pour organiser les tâches et se partager les corvées de pluches, de ménage ou de cuisine. Le repas de midi est commun, celui du soir se fait en famille. Lorsqu'il y a des problèmes, on se rappelle cette phrase de Thérèse d'Avila : « La patience finit par triompher de tout. » Lorsqu'il s'agit de prendre une décision importante, on prend son

temps, on laisse mûrir, on fait tout pour arriver à l'unanimité sans gommer les différences.

Ils sont vingt-cinq dans la communauté, avec une dizaine d'enfants. Les uns travaillent au-dehors. Ils sont médecin, inspecteur des impôts, géomètre, architecte, professeurs, étudiants. D'autres travaillent sur place dans l'informatique, le tissage, la fabrication du fromage, la confection des icônes ou des petits bancs de méditation... Il y a même deux retraités, la sœur de Rachel et son mari.

Il en va toujours ainsi : lorsqu'une communauté marche bien, elle commence à essaimer. Béthanie n'échappe pas à cette règle. Issus des sessions, plusieurs groupes se retrouvent une ou plusieurs fois par semaine pour prier ou méditer. C'est le cas à Bruxelles, à Strasbourg, à Lyon... Plusieurs prêtres et une dizaine de diacres ont trouvé leur vocation à Béthanie. Mais il ne faut pas essaimer trop vite. Il faut que la graine ait le temps de prendre racine.

Patricia et Christian rêvent de fonder un petit Béthanie dans le lieu où Christian s'installera bientôt comme médecin. Elle est architecte, mais en 1976, l'année même où elle entrait dans l'orthodoxie, elle a étudié l'art de l'icône à l'atelier Saint-Luc à Paris. Au début, elle a commencé, croyait-elle, par simple curiosité. Elle trouvait cela exotique. Maintenant, elle sait que l'art de l'icône est aussi un chemin.

Elle est d'abord venue passer un mois à Béthanie pour réaliser l'immense fresque qui décore tout le fond de l'église. Il lui fallait se lever très tôt pour poser d'abord un enduit frais sur le mur, enduit sur lequel elle devait peindre ensuite ses personnages en moins de six heures : les deux anges, Marie, le Christ, saint Jean-Baptiste, les tentures. Il ne s'agissait pas de se tromper parce que la chaux boit le pigment et qu'il n'y a pas de retouches possibles. Ce fut pour elle une grande aventure et aussi la découverte de Béthanie, de la vie liturgique et de la communauté. Elle est revenue régulièrement avec Christian qui faisait ses études de médecine à Nancy ; ils ont fait plusieurs sessions, en particulier avec Annick de Souzenelle pour étudier la symbolique de la Genèse et de la lettre hébraïque. Et puis un jour, ils ont demandé à rester. Maintenant, elle donne des stages d'initiation à l'art de l'icône. Sur ce sujet, elle est intarissable :

« Faire des icônes, c'est travailler sur soi pour obtenir la transparence. La liturgie doit nous toucher par tous les sens et l'icône transforme notre regard. C'est pour cela qu'en principe, chaque centimètre carré des murs des églises devrait être recouvert de fresques. Même le plafond, qui représente le ciel. Les moines peignaient les icônes dans le jeûne et la prière. Peindre, c'est prier. Le côté mécanique est exclu. On peint sur du bois avec des couleurs naturelles et tout a un sens, le moindre trait, les lignes, les couleurs, les proportions... Tout est ordonné en fonction de Dieu et lorsqu'on touche à ce domaine, il faut s'en approcher avec crainte et tremblement. Ne vous y trompez pas : c'est tout autre chose que la peur. C'est une découverte progressive de Dieu. Lorsqu'on a prié devant une icône, elle fait son chemin en nous. Alors, on la regarde autrement... »

4 heures du matin. La nuit est encore noire, mais je ne puis résister à l'appel. Je sais que Frère Jean est déjà en train de chanter les matines dans la chapelle et je vais le retrouver. Tout dort. Richesse de la nuit, du silence, beauté du chant. C'est l'univers entier qui participe. La joie est palpable.

Cette joie est toujours là lorsque nous nous retrouvons, Frère Jean et moi, autour d'un petit déjeuner que nous venons de préparer. Comme si Dieu était entre nous.

J'ai envie de savoir qui est ce moine dont le visage clair et intelligent est dissimulé derrière une imposante barbe noire. Ses longs cheveux sont ramenés en arrière et retenus par un élastique.

Jean-Pierre et moi, dès notre arrivée à Béthanie, nous avons été touchés par sa présence attentive à tous, par l'élégance de ses gestes, la souplesse de son allure dans sa grande soutane noire.

Il s'est construit de ses mains une minuscule cellule. « Moi qui ne savais rien faire, dit-il, avec la prière et beaucoup de bonne volonté, j'ai pu construire cela avec du bois et de la pierre. »

Il dort sur la terre battue, sans matelas, avec seulement un oreiller et une couverture. Il aime cette cellule qui « le contient bien ». Il y fait de la calligraphie plusieurs heures

par jour. « C'est un art, dit-il, un moyen d'obtenir le recul nécessaire. Ici, j'écris le nom de Dieu. Dieu est amour. Lorsque j'écris ces simples mots, moi, ça me remue. »

Il n'y a pas plus de deux ans, alors qu'il était encore « dans le monde », il possédait un florissant studio de photographie. Il gagnait beaucoup d'argent et trouvait encore le temps de s'occuper de la page artistique d'un journal japonais. Il avait trente-cinq ans, il se sentait bien dans sa peau, il aimait son métier, avait des employés et il faisait une recherche spirituelle « juste assez pour me sentir quelque'un ». Les affiches qu'il réalisait lui permettaient d'épanouir un besoin artistique. Il se passionnait pour les visages, cherchait à trouver ce qui habitait les personnages qu'il photographiait...

Un jour, sans que rien ne le lui ait laissé prévoir, il a ressenti la nécessité de prier et de jeûner, puis de se rendre à l'abbaye de Solesme. C'était mettre le doigt dans un engrenage avant d'y passer tout entier. La vie érémitique l'attirait irrésistiblement. Il fit des séjours au mont Athos, dans le désert d'Égypte et en Israël. C'était l'appel du désert.

Il s'est perdu un jour dans les rues de Paris alors qu'il revenait du mont Athos et il s'est retrouvé « par hasard » devant la cathédrale Saint-Irénée du boulevard Blanqui. Il est entré et il a eu la surprise de retrouver à l'intérieur Annick de Souzenelle avec laquelle il avait appris la symbolique de la lettre hébraïque.

Il est revenu et la liturgie a été pour lui un choc. Il a eu le sentiment d'avoir trouvé la spiritualité qu'il cherchait.

« En Israël, dit-il, je priais avec les juifs; au Japon avec les bouddhistes, à Konya avec les soufis... Puisque Dieu est un, je peux aller partout et le rencontrer sans vouloir pour cela devenir juif, hindouiste, bouddhiste ou soufi, car je suis avant tout un Occidental. »

C'est donc dans l'orthodoxie occidentale qu'il a décidé de vivre et de se faire moine.

« Être moine, dit-il, c'est se laisser emporter par l'Esprit sans chercher à l'arrêter, à le colorer... C'est prier sans cesse, car la prière purifie l'univers. Elle est nourriture pour celui qui prie... Elle est transparence. Elle supplée à tout. Plus on prie, par exemple, et moins on a besoin de sommeil.

Je ne dors plus que quatre heures et je connais des moines qui se contentent d'une heure. Il arrive un moment où le besoin de louer Dieu se fait permanent et où tout acte devient liturgique... Déifier l'homme, continuer la création, tout glorifier, arriver au silence, émonder, émonder. Denis l'Aréopagite a dit : " Dieu ne me connaît pas, mais Il Se connaît, et Se connaissant, Il me connaît. " C'est une parole sur laquelle on peut longuement méditer. »

Il a rencontré dans le désert de Juda, près de Jérusalem, des moines qui, tout au long de l'année, ne se nourrissaient chaque jour que de vingt olives, un morceau de pain, un verre d'eau et une pastèque. Ils auraient dû être complètement carencés. Mais la prière est nourriture. Lorsqu'on répète le nom de Dieu, ce son éveille en soi des vibrations correspondant aux métaux et aux vitamines dont l'organisme a besoin. On se nourrit ainsi en améliorant son jardin intérieur.

Un autre jour, il demanda à un moine de lui expliquer « l'esprit de l'icône ». Celui-ci, pour toute réponse, se mit à chanter et les vibrations étaient telles que Frère Jean eut l'impression de tout y trouver : la victoire et la souffrance, la joie glorieuse et la tristesse, la compassion et l'amour infini. « J'avais le sentiment d'avoir tout compris. Je suis resté près de ce moine toute la nuit, mais lorsque je suis revenu au mont Athos, six mois plus tard, je ne l'ai pas retrouvé. Il m'a à jamais marqué de son empreinte. »

Frère Jean a connu l'un des moments les plus forts de sa vie, un moment décisif dans la crypte d'un monastère roumain où se trouvaient entassés les uns sur les autres les crânes de tous les moines qui avaient vécu là au cours de plusieurs siècles. C'est à ce moment qu'il a brutalement réalisé qu'il n'était rien. Et aussi qu'on pouvait lire dans l'os toute la vie d'un homme. S'il a beaucoup réfléchi, cela se voit dans l'os frontal ; s'il a beaucoup lutté, dans la mâchoire. Ce jour-là, frappé en plein cœur par l'idée de la mort, il a compris qu'il devait tout laisser tomber, ne plus s'accrocher à son corps, à l'idée qu'il avait de lui. Ce fut un retournement. En même temps, il a appris à se découvrir, à regarder son pied, par exemple, comme il ne l'avait jamais regardé, à se rendre compte qu'il l'aimait, mais qu'il ne lui appartenait pas vraiment. Il s'est rendu compte que, jusqu'ici, il s'était

battu pour des idées, qu'il avait voulu avoir des théories sur tout alors qu'il n'était rien.

Instant redoutable. Lorsqu'on en arrive là, il ne reste plus que la prière.

Peu après notre visite, Frère Jean est reparti pour le monastère de Saint-Sabas, dans le désert, près de Jérusalem. « J'ai encore besoin d'émonder, nous a-t-il dit. Je vais là-bas pour me faire une ossature, une carapace d'airain. Je voudrais être capable, comme le fait Mgr Germain, de supporter l'insulte et de rester dans l'amour, sans même éprouver le besoin de me justifier. Dans le désert où je vais, qui est d'une incroyable aridité, il y a des moines de tous les pays qui célèbrent une liturgie grecque. Les permanents sont très vieux et très sages. Le témoignage qu'ils nous donnent de l'amour de Dieu nous fait avancer de cent pas. Regardez cette photo du Père Nicodème. Il a quatre-vingt-dix-huit ans. Un jour, je l'ai vu faire mille prosternations au cœur d'un orage épouvantable. Je contemplais en lui une prière vivante. J'ai eu la chance de prier avec lui et j'ai eu le sentiment de me laisser porter... comme un enfant.

« Ici, c'est en Alphonse que j'ai trouvé un père spirituel. Un jour, je suis allé le voir avec une calligraphie qui me touchait beaucoup et qui voulait dire : "Avec quoi me présenterais-je devant Dieu?" Il m'a répondu sans réfléchir : "Les mains vides." Voilà Alphonse : le lâcher-prise, le dépouillement. Ici, il n'est supérieur à personne. Il est le serviteur. Tout comme Mgr Germain qui est pour nous le plus grand des serviteurs. Quelle merveille de découvrir qu'il n'y a pas d'autorité extérieure dans la tradition orthodoxe! »

Avant de le quitter, nous demandons à Frère Jean comment il voit sa vie. « Je veux rester artiste, nous dit-il, parce que c'est le meilleur moyen de traduire ce que je porte en moi et d'être témoin de l'amour... Je ne veux pas être prêtre pour ne pas avoir de vocation sociale. Je veux être là, tout simplement, ouvert à ceux qui viennent... aller vers la déification sans pour cela fuir le monde... »

Francis et Madeleine habitent une petite maison en bois tout au fond du parc de Béthanie. A l'issue de cette enquête

où nous sommes allés de surprise en surprise, alors que nous croyions que plus rien ne pourrait nous étonner, ils sont parvenus à nous stupéfier. Lorsque nous leur avons demandé en effet ce qui les avait poussés à abandonner une vie confortable pour venir chercher ici les contraintes de la vie communautaire, ils nous ont répondu d'un même cœur : l'amour de la liturgie.

« Oui, je sais, dit Francis, cela étonne toujours. Moi-même, je ne comprends pas très bien. Tout ce que je sais, c'est que lorsque j'ai assisté à mes premières liturgies orthodoxes, je ne pouvais m'empêcher de pleurer. Je ne savais pas pourquoi, mais c'était ainsi. Je vivais quelque chose qui m'atteignait au plus profond de moi-même. D'ailleurs, dès la première fois, j'ai su que j'étais orthodoxe depuis toujours. Je l'ai su avec mes tripes et j'ai pensé : " Quoi qu'il arrive, je ne lâcherai pas. " J'avais l'impression de trouver enfin mes racines et c'était si fort que j'ai aussitôt voulu entrer dans l'Église. Il a fallu que le Père Grégoire, à Lille, modère mes ardeurs en m'imposant au moins une année de réflexion. Mais plus je réfléchissais et plus je découvrais que ma voie se trouvait là, que j'avais enfin découvert le moyen d'effectuer en moi une vraie révolution spirituelle.

« J'avais pourtant tout essayé, moi qui ne pouvais accepter l'absurdité de ce monde : l'écologie, la naturopathie, le jeûne, l'engagement politique; je m'étais plongé dans René Guénon et dans Lanza del Vasto. Rien ne me satisfaisait vraiment. C'est la liturgie qui a transformé ma vie. Chaque matin, par exemple, lorsque nous chantons les laudes, j'ai l'impression de cheminer avec Dieu, je sens qu'il répond à mes questions, qu'il m'aide à me recentrer. C'est formidable! »

Heureusement pour l'harmonie de leur couple, Madeleine a suivi le même itinéraire. Comme lui, elle était professeur de gymnastique. Comme lui, elle n'en pouvait plus de se heurter sans cesse au mur de l'administration et du système. Comme lui surtout, elle a compris que les bons sentiments ne suffisaient pas. Ils rêvaient de changer le monde et ils ont réalisé que le seul moyen pour y parvenir était encore de se changer soi-même, de tout faire pour devenir des saints. Alors oui, lorsqu'on a travaillé sur soi-même, on peut commencer à aider les autres. « En un an

et demi ici, dit Madeleine, j'ai plus appris qu'en dix ans. C'est la grande Expérience avec un grand E. »

Ce n'est pas que la vie en communauté soit facile. Au contraire, c'est une lutte permanente. Il faut apprendre à porter les fardeaux les uns des autres. Mais cela vaut la peine.

« Auparavant, dit Madeleine, je ne supportais pas la solitude. Je me fuyais dans le travail extérieur et l'activisme, j'essayais d'oublier le drame de ma vie profonde, car je ne croyais plus en rien. En apparence, tout allait bien, j'avais bien réussi dans mes études, j'avais un métier, un mari qui m'aimait, trois beaux enfants, je ne manquais de rien. Cela ne m'empêchait pas d'être malheureuse. J'avais quinze ans lorsque mon père est mort et j'avais alors rejeté Dieu. Après, j'ai toujours été plus ou moins déprimée, j'avais mal dans le dos et dans la tête; je ne parvenais pas à m'intéresser à la recherche spirituelle que faisait Francis à travers les arts martiaux.

« Un jour que je me sentais particulièrement mal dans ma peau, j'étais en train de langer Isabelle, dix-sept mois, lorsqu'elle a pris mon visage dans ses mains. Elle a plongé son regard dans mes yeux, un regard de l'au-delà qui semblait me dire : " Tu ne vis pas, tu te trompes, ce qui est important, c'est ici; regarde-moi. " J'ai été bouleversée par ce regard d'amour et le lendemain, je suis tombée sur cette prière de saint François : " Cherchez plutôt à donner qu'à recevoir. " Qu'avais-je donné à mes enfants? J'ai pris cette phrase à la lettre, je me suis mise à donner et, à partir de ce moment, j'ai reçu d'eux. Peu après, j'ai lu sainte Thérèse de Lisieux et j'ai pensé : " C'est extraordinaire. Si Dieu n'existait pas, Thérèse n'aurait pu parler de Lui comme ça. " L'espoir est revenu et j'ai commencé à m'intéresser à ce que vivait Francis.

« Il y a six ans, nous avons rencontré l'Arche de Lanza del Vasto. C'était la première fois que j'entendais vraiment parler de vie intérieure. Quelle révélation! Plus tard encore, un dominicain, le Père Philippe Maillard, nous a initiés à la méditation zen, au lâcher-prise selon Dürckheim. Et puis enfin, mon frère qui avait beaucoup souffert et qui se disait athée est passé nous voir en revenant d'un stage à Béthanie. Il rayonnait. Nous y sommes allés à notre tour. Cela a été un

coup de foudre. Comme quand j'ai connu Francis. La rencontre! Ça ne s'explique pas. Après cela, très vite, les tensions ont commencé à lâcher en moi. C'était incroyable. Je n'avais plus mal, je n'enfonçais plus ma tête dans mes épaules. Je sentais tant d'amour en moi et un appel irrésistible. Et cet amour qui unit Rachel et Alphonse était pour notre couple un témoignage. Nous nous sommes mis à fréquenter la paroisse orthodoxe de Lille. Il m'arrivait bien encore de résister, d'avoir des refus, mais je me sentais de plus en plus nourrie, je découvrais une paix intérieure que je n'avais jamais connue. Alors nous avons demandé à entrer dans l'Église et toute la communauté de Béthanie est venue à Lille pour ce grand jour. Peu après, tout naturellement, nous leur avons demandé à entrer chez eux. Cela s'est fait tout seul.

– Ici, reprend Francis, nous avons trouvé enfin la vie simple que nous cherchions. Tout ce que dit Alphonse me touche tout particulièrement parce que ça correspond exactement avec ce que j'ai engrangé en lisant Guénon et Lanza. Et puis j'ai le sentiment de m'ancrer dans une tradition dont le Christ est la tête, de m'ouvrir chaque jour davantage grâce à la liturgie et à la méditation. Moi qui fais des arts martiaux et qui les enseigne à l'université de Nancy, j'ai l'impression que la vie spirituelle, c'est un peu comme d'être sur le tatami. Tu te ramasses, tu es obligé de te montrer tel que tu es, de lâcher les petites susceptibilités, les petits problèmes. Tu découvres la joie de partager et aussi la joie du silence.

« C'est formidable d'avoir des maîtres spirituels comme Rachel et Alphonse. On peut tout leur dire. C'est l'école de l'amour, mais pas de l'amour gnganngan. Ce n'est pas du maternage. Ils nous apprennent vraiment à distinguer ce qui est psychique de ce qui est spirituel, à débayer, à ne pas nous enfermer dans des problèmes qui n'en sont pas. A comprendre que tout ce qui importe au bout du compte, c'est de faire aujourd'hui la volonté de Dieu. Aujourd'hui, j'insiste sur ce mot. Ce qui est le plus formidable, c'est de savoir que nous sommes appelés à quelque chose d'inouï, que le désir que nous portions en nous n'était pas une folie.

« Bien sûr, à m'entendre parler, tu dois avoir l'impression

que tout a baigné dans l'huile d'un bout à l'autre. Non, car nous avons connu des moments difficiles depuis notre arrivée ici. Il faut apprendre à vivre ensemble avec des gens qui sont en fait des inconnus, à tout partager avec eux. Il faut surtout apprendre à se servir du quotidien comme d'un exercice. C'est dur, mais c'est passionnant. En plus, il nous a fallu quitter, à Lille, la maison que nous venions tout juste de construire. Cela nous a au moins permis de vérifier ce qui est si souvent répété dans l'Évangile : lorsqu'on donne pour Dieu, on est récompensé au centuple. Toujours. »

Lors de notre première liturgie à Béthanie, nous avons été très impressionnés par Bruno, par sa taille, la gravité de ses gestes, la profondeur de sa voix lorsqu'il a psalmodié une épître de saint Paul. Nous avons donc eu envie de le mieux connaître et nous avons découvert qu'il était presque un enfant de Béthanie. Il était encore bébé lorsqu'il a connu Alphonse et Rachel et il n'avait que quatorze ans lorsqu'il a fait avec eux ses premiers pas dans la méditation. Il ne les a pas suivis lorsqu'ils ont fondé leur communauté parce qu'il savait qu'il se marierait un jour et qu'il ne se sentait pas le droit d'imposer ce genre de vie à sa future femme. Mais la vie a voulu qu'à dix-huit ans, il rencontre Valérie et que celle-ci soit tout à fait prête à entrer à Béthanie. Elle venait de Poitiers, elle n'avait jamais mis les pieds dans une église jusqu'au moment où, à l'âge de quatorze ans, elle est entrée dans l'orthodoxie.

« Ici, dit-elle, j'ai l'impression de vivre dans une oasis de paix. » Leur passion à tous les deux, c'est la musique. Ils ont acheté un clavecin pour jouer ensemble et c'est elle qui, du haut de sa petite taille, dirige le chœur avec beaucoup de fermeté. Les plus grandes expériences spirituelles leur viennent à travers la musique.

« Quand je suis entré pour la première fois à Saint-Irénée, raconte Bruno, j'ai reçu un véritable choc. C'était Pâques et tout est devenu clair. J'ai su qu'il fallait suivre l'appel que je venais de recevoir. Mes amis de Taizé ont cherché à me décourager, mais je ne pouvais rien faire d'autre. Très vite, j'ai compris qu'il n'était pas possible de changer les autres et le monde sans se transformer du dedans.

« Cela fait neuf ans maintenant que je vis des choses très fortes avec Rachel et Alphonse. Je suis diacre depuis deux ans et je serai peut-être prêtre un jour, si l'Église me le demande. Pour travailler sur soi, la communauté, c'est idéal. Je me rends compte que plus j'aime les autres et plus j'aime ma femme. C'est l'amour qui grandit. Et aussi la louange qui nous apprend à vivre le moment présent et à simplifier les problèmes les plus compliqués. Parce que nous ne sommes pas nombreux – pas plus d'une trentaine – les relations entre nous peuvent rester très profondes. Nous nous confessons entre nous et nous considérons Rachel et Alphonse comme nos bergers. Nous pouvons tout leur dire et nous pouvons aussi tout dire à la communauté.

Le dernier soir... La salle de méditation n'a jamais été aussi pleine car ceux qui ont fait le stage d'iconographie sont venus rejoindre ceux du stage de méditation. La communauté est également parmi nous au grand complet. C'est l'heure du bilan. Comme un souffle léger, l'amour passe. L'oreille du cœur écoute ce que dit le cœur de l'autre. Tous les masques sont tombés. Chacun trouve quelques mots pour dire sa vérité. L'un a découvert la joie, l'autre la paix, un troisième la chaleur de l'accueil. Julien avoue qu'il n'avait pas la foi en arrivant et qu'il a le sentiment maintenant que sa vie va se trouver transformée, cette même foi que Denise définit comme un trésor. Un poète canadien, avec son inimitable accent, nous dit : « Je me sens comme un voilier poussé par l'Esprit-Saint » et une jeune bouddhiste compare Rachel à Ramdas, ce saint hindou si totalement abandonné à Dieu qu'à la croisée des chemins, il lui laissait le soin de décider celui qu'il devait prendre. Un jeune garçon a eu le sentiment de retrouver la chaleur des premières communautés chrétiennes... Ceux qui ont fait le stage d'icônes ont été frappés par l'unité qui tient ensemble la liturgie, l'icône et la vie. L'une dit : « Je voyais la tradition comme une vieille bibliothèque poussiéreuse et je me rends compte qu'elle est porteuse de vie. »

Une jeune femme belge se lève parmi les derniers. Elle s'appelle Lise. Elle dit que jusqu'ici, elle se croyait athée : « Mais je vais repartir, ajoute-t-elle, avec un cadeau empoi-

sonné, comme quand on reçoit un objet précieux dont on ne sait pas quoi faire. Vais-je le mettre dans un placard et l'oublier ou vais-je en faire le centre de ma vie? »

Cette Lise, cela faisait plusieurs jours que nous nous sentions attirés par elle. Attirés par son évidente générosité, par sa façon de poser brutalement les questions essentielles et de refuser tout compromis. Aussi l'avons-nous rattrapée à la sortie pour lui demander de nous raconter son itinéraire.

« Tu as dit que jusqu'ici, tu te croyais athée.

– C'est bien pire que cela. Je ne refusais pas Dieu, je l'ignorais totalement. Je faisais comme mes parents. Les gens qui allaient à la messe, je les considérais comme des doux dingues. A mes yeux, ils allaient à la messe comme moi j'allais au syndicat. C'étaient deux mondes parallèles qui ne pouvaient pas se rencontrer.

– Tu étais donc syndicaliste?

– Oui. J'étais assistante sociale et j'ai milité à la centrale nationale des employés de Belgique. L'injustice et la domination patronales me sortaient par les yeux. Je voulais me battre. En même temps, j'avais de gros blocages qui m'empoisonnaient la vie et j'ai fait une analyse de sept ans pour tenter de m'en libérer. Il s'est trouvé que mon analyste était orthodoxe, qu'elle croyait très fort à la Trinité et qu'elle considérait ses patients dans leur totalité. Un dimanche matin, elle m'a emmenée à la cathédrale Saint-Irénée. Je lui ai dit qu'elle était cinglée, mais je l'ai suivie parce que, ce jour-là, je ne voulais pas rester seule. Quand le prêtre a dit : " Nous Te prions pour ceux qui ne disent pas encore Ton nom ", j'ai été emportée par un tourbillon de révolte. Je me suis dit : " Mais qu'est-ce qu'il raconte, celui-là? Il prie pour moi? Mais je ne lui ai rien demandé! " Il n'empêche que lorsque plus tard, j'ai rencontré Alphonse à Bruxelles, j'ai été très impressionnée. Je n'avais jamais entendu quelqu'un parler comme cela. Quelqu'un qui me disait : " Le Divin, Il est au fond de toi. " C'était simple. Même quelqu'un comme moi pouvait comprendre ce langage.

– Est-ce que tu continues à militer?

– Pas vraiment.

– Pourquoi?

– Je me suis rendu compte que je devenais mauvaise, de

plus en plus violente, agressive. Je remportais des victoires. Rends-toi compte : à dix-huit ans, j'ai mis en place une grève de 450 personnes. J'en ai été grisée. Pas pour longtemps. Au bout de deux ou trois mois, c'est comme s'il ne s'était rien passé... Un goût amer...

« Tant qu'on n'est pas branché sur l'essentiel, tout dans la vie n'est que rapports de force. J'ai compris que cette lutte ne me rendait pas heureuse et que la notion de lutte des classes était erronée. Si la lutte ne se situe qu'entre celui qui possède et celui qui ne possède pas, alors tu luttas pour posséder et lorsque tu possèdes, tu es aussi dégueulasse que celui qui possédait avant toi. Je me souviens qu'un jour, je revenais d'un meeting sur la dictature du prolétariat. Dictature de quoi? me suis-je demandé. D'un nouveau prolétariat? Alors pourquoi la lutte? C'est un cercle sans fin. En faisant un retour sur moi-même, j'ai compris qu'en réalité, je n'avais fait que me chercher des racines parce que dans un monde qui ne pense qu'à produire, on se sent forcément déraciné. J'ai cherché partout, j'ai même écrit l'histoire de la classe ouvrière... Depuis que je suis ici, je sais... Je crois qu'on peut trouver l'enracinement profond dans le souffle de l'Esprit... J'avais déjà rencontré Alphonse à Bruxelles et je ne suis venue ici que pour l'écouter de nouveau. Je ne savais même pas qu'il s'agissait de méditation. Il m'arrive encore de me demander ce que je fiche ici.

« J'ai été élevée dans un monde dur, réaliste où une table était une table et je me trouve débarquée dans un monde aux antipodes de celui-là. Un monde qui, depuis 2 000 ans, est parallèle à celui que je connaissais. C'est le souffle qui m'attire. Quelle découverte! Le souffle de la vie qui est présent partout. L'Expérience. Ça te fait descendre tout au fond de toi et ça te fait trouver ce que tu ne soupçonnavas pas. Si Dieu est Dieu, je ne crois pas qu'Il me détachera de mon souci de justice. Il n'y a pas d'antagonisme entre le combat politique et la recherche spirituelle. Il faut seulement savoir que ce combat, ce n'est pas moi qui le mène, mais Lui. C'est toute la différence. »

Un dernier témoignage, le dernier de ce livre qui en comporte tant. Pour montrer que souvent, comme nous l'a

dit un jour un ami rencontré chez Carlo Carretto, Dieu nous prend par la peau du cou pour nous mener où nous n'aurions jamais pensé aller. Il nous est donné par Dominique, une jeune femme blonde et délicate venue pour la session avec son mari.

« Je partais en Haute-Savoie faire du ski de fond et, je ne sais pas pourquoi, par hasard si l'on croit au hasard, je me suis trompée de route. J'ai grimpé, grimpé sur une route en lacet et je me suis retrouvée aux Voirons, dans une grande maison. Il était tard. Quelqu'un m'a donné une chambre. Le lendemain matin, j'ai été réveillée aux aurores par une cloche. J'avais atterri chez des religieuses. Je me suis levée, j'ai suivi tout le monde et je me suis retrouvée dans une merveilleuse petite chapelle avec tout au fond un vieil établi de menuisier qui servait d'autel. Finalement, je suis restée et j'ai assisté à une retraite. Dès la première prédication, j'ai été conquise. J'ai eu le sentiment que le prédicateur s'adressait à moi personnellement. Plus tard, il me suffisait d'entrer dans cette chapelle pour que mon cœur s'ouvre et que je me mette à pleurer. Moi qui, dès l'âge de douze ans, avais décidé de ne plus jamais communier, je me suis remise en chemin. J'ai fréquenté Taizé, les communautés charismatiques et plus tard, j'ai su par un rêve, avec une inébranlable certitude, que je devais entrer dans l'Église orthodoxe. Tout à l'heure, dans la chapelle, je me suis penchée sur l'autel et j'ai vu, gravé dans le bois : " Si tu savais le don de Dieu. »

« Le don de Dieu prend parfois des formes déconcertantes. Comme par exemple de nous faire prendre la mauvaise route lorsque nous arrivons à un croisement. Ici, j'ai le sentiment que tout conspire à nous faire prendre conscience de ce que Dieu nous demande vraiment. Rachel et Alphonse ne se sont-ils pas donnés entièrement pour nous aider à découvrir en nous la Vie? »

Rachel et Alphonse, toujours et encore Rachel et Alphonse ou Alphonse et Rachel... Partout, dans les lieux orthodoxes ou même chez Graf Dürckheim ou chez Arnaud Desjardins, nous avons entendu dire qu'ils étaient des éveilleurs. Nous savons maintenant que c'est vrai. Cette session de méditation

a été pour nous une expérience de vie, et, une fois de plus, nous avons béni ce livre qui nous a permis de vivre pendant plus d'un an dans l'abondance spirituelle.

Une autre femme que Rachel, après avoir vécu ce qu'elle a vécu, souffert ce qu'elle a souffert, aurait pu à jamais se fermer à la vie. Elle, elle éclate de joie. Ce qui prouve bien que tout peut être sauvé par la foi.

Alphonse et elle, tout au long de l'année, voient arriver des gens bloqués, mal dans leur peau. Il faut les voir dans la salle de méditation aller d'élève en élève, leur passer la main le long de la colonne vertébrale, sentir les raideurs, les blocages, détendre, détendre, expliquer que le corps est un temple, une demeure pour accueillir l'expérience du Divin. C'est parce qu'on est persuadé d'« avoir » un corps qu'il est bloqué. Il faut apprendre à « être » son corps. C'est un nouveau regard. Une transformation à partir de laquelle peut commencer la longue alchimie qui mènera jusqu'à la libération.

Il y a des infirmes qui sont venus ici et qui ont retrouvé une mobilité qu'ils n'espéraient plus connaître. Des opérés du poumon qui ont réappris à respirer. Des gens de soixante-dix ou même de quatre-vingts ans qui ont pour la première fois vraiment découvert leur corps.

Encore faut-il, en quittant Béthanie, accepter de poursuivre l'expérience, trouver le temps de méditer tous les jours à la même heure. Et puis revenir. Les sessions sont nombreuses. On peut approfondir la prière du pèlerin russe, la liturgie, découvrir le jeûne et de longues périodes de silence, faire au mois d'août une « halte au désert », vivre la Semaine sainte comme si l'on était dans un monastère d'Égypte, entendre des conférences de Mgr Germain, d'Annick de Souzenelle, de Marie-Madeleine Davy ou d'Arnaud Desjardins...

Tout cela dans des chambres confortables et bien chauffées parce que le travail spirituel prend déjà tellement d'énergie qu'il n'est pas nécessaire de lui en enlever par des austérités mal comprises.

Il faut conclure. Mais après un si long chemin, nous ne nous sentons pas le droit de prononcer des paroles définitives.

ves. Nous préférons laisser ce soin à Rachel et à Alphonse, puisque nous sommes avec eux ce dernier soir, dans leur petite maison de bois qui ressemble à une maison de poupée. Ce qu'ils vont nous dire, tous les maîtres que nous avons rencontrés pour écrire ce livre auraient pu nous le dire avec des mots différents. Ce sont des paroles de sagesse qui vont au-delà des religions institutionnelles, le bien commun de tous ceux qui se sont engagés de tout leur cœur sur un chemin spirituel et qui, tout au bout de ce Chemin, ont vu monter la lumière.

« Le saint est celui qui laisse grandir Dieu en lui. Celui qui vit l'Expérience. Expérience fondamentale et fondatrice de sa propre vie. Nous avons créé ce centre pour partager cette joie que nous avons découverte comme une source jaillissante. Et aussi parce que nous sommes convaincus que de l'expérience spirituelle et de l'expérience spirituelle seulement dépend l'avenir du monde. Pour cette révolution-là, point n'est besoin d'être nombreux. Une poignée d'hommes, s'ils sont vraiment " habités ", peuvent faire contrepoids à la masse humaine qui a perdu son identité et qui, laissée à elle-même, peut faire basculer le monde dans le néant. Il aurait suffi d'un juste pour sauver Sodome. L'Homme n'est vraiment homme que s'il consent à devenir Dieu. S'il ne prend pas ce Chemin vers la déification, il est malade, mal dans sa peau, perturbé dans son âme, habité par une béance, une nostalgie qui fait de sa vie un enfer.

« Cette béance, cette nostalgie, qu'il soit croyant ou athée, il lui faut à tout prix les transcender s'il veut trouver la paix. Et elles ne se transcendent pas par les satisfactions physiques, les sécurités extérieures dans tout ce qu'offre la société de consommation. Car il s'agit d'une nostalgie métaphysique.

« Il suffit que l'homme dise oui pour que s'ouvre devant lui le chemin qui le conduit à devenir enfin ce qu'il est vraiment : Dieu. »

POSTFACE POUR CEUX QUI VEULENT EN SAVOIR DAVANTAGE

Innombrables sont en Europe les lieux, ancrés dans les grandes traditions, où jaillit une spiritualité vivante. Des lieux jeunes, imaginatifs, enthousiastes et porteurs d'avenir. Nous en avons découvert à chaque pas de nos enquêtes. Si nous avons voulu les visiter tous, il nous aurait fallu écrire un autre livre, puis un autre et un autre encore.

A la suite de celles des lieux où nous avons séjourné, nous donnons quelques adresses d'endroits que nous aurions vraiment aimé visiter et dont nous aurions certainement parlé si nous avions eu plus de place.

– Carlo CARRETTO. Piccoli fratelli del Vangelo
06038 Spello (Italie).

– Arnaud DESJARDINS. Les amis de Font d'Isière
Route d'Uzès. Vers Pont du Gard, 30210 Remoulins.

– Centre tibétain de Dagpo Kagyuling
Saint-Léon-sur-Vézère, 24290 Montignac.

– Karlfried Graf DÜRCKHEIM
D.7867 Rütte, Todtmoos (R.F.A.) ou
Domaine de Fougères, 26270 Mirmande.

– Cheikh BEN TOUNÈS. Les amis de l'Islam
54, avenue Henri-Barbusse, 93700 Drancy.

– Ordre soufi des Mourides
BP 144, 93403 Saint-Ouen cédex.

– Ordre soufi international de Pir Vilayat Inayat Khan
23, rue de la Tuilerie, 92150 Suresnes.

– Communauté du Chemin Neuf
10, rue Henri-IV, 69002 Lyon.

– Rachel et Alphonse GOETTMANN. Béthanie
57130 Gorze.

– Philippe et Éliante DAUTAIS. Communauté de Sainte-Croix
24240 Monestier.

Père Michel MENDÈS. Abbaye de Bois-Aubry
Luzé, 37120 Richelieu.

Nous aurions aimé parler du Centre Védantique de Gretz où nous avons souvent séjourné auprès de Swami Ritajananda. Repos, détente, recueillement, accueil chaleureux. On peut commencer par assister aux conférences qui sont données tous les dimanches après-midi. Ensuite, après un entretien spirituel avec le Swami, on peut demander à venir pour des séjours.

Nous avons par-dessus tout apprécié la grande ouverture qui règne à Gretz. Sri Ramakrishna auquel ce centre est consacré avait un respect absolu pour toutes les traditions. La journée entière est vivifiée par les méditations du matin, de midi et du soir. Trois heures en tout. On peut d'ailleurs poursuivre ces méditations sous les arbres centenaires du parc.

Vivekananda, qui fut le continuateur de Ramakrishna, a bien rendu compte de l'atmosphère qui règne dans les différents centres de l'Ordre.

« Toute âme, a-t-il écrit, est divine en puissance. Notre but est de manifester le Divin qui est en nous en contrôlant la nature extérieure et intérieure. Parvenons-y par le travail, par l'adoration, par la maîtrise de l'esprit ou par la philosophie, par l'une ou l'autre de ces voies ou par toutes et soyons libres. C'est là toute la religion. Les doctrines, les dogmes, les livres, les temples et les formes ne sont que détails secondaires. »

– Centre Védantique Ramakrishna.
Boulevard Romain-Rolland, 77220 Gretz Armainvilliers.

Nous aurions aussi aimé parler de Jean Klein que nous suivons depuis longtemps. C'est toujours avec profit et une grande joie que nous avons assisté à ses séminaires, qu'il

s'agisse de yoga ou d'entretiens. Mais Jean Klein est insaisissable. Il n'a pas de point fixe, pas d'ashram permanent. Il n'entre donc pas dans le cadre que nous nous étions tracé. Lors de notre dernière rencontre, il nous a vivement encouragés à écrire ce livre. C'est un être de lumière. Il donne en plusieurs lieux d'Europe et en Californie des séminaires qui n'ont pour but que de nous aider à être ce que nous sommes vraiment.

C'est un guide vigilant qui nous pousse sans cesse à aiguïser notre regard, à prendre du recul par rapport à nos ombres pour les accepter, les assumer et les transformer en plus grande lumière.

– Secrétariat de Jean KLEIN :

Gilberte de Ronseray. 137, rue du Président-Wilson, 92300 Levallois-Perret.

Partout, lors de notre enquête, on nous a dit : « Vous ne pouvez écrire un tel livre sans parler de Taizé. » Nous en étions si persuadés que nous sommes allés y passer la Semaine sainte. Cette semaine, nous l'avons vécue immergés dans l'enthousiasme de 8 000 jeunes venus du monde entier.

Nous avons pu expliquer notre projet à Frère Roger. Il nous a dit que l'objectif primordial de Taizé était le rapprochement entre chrétiens, qu'il était en train de négocier avec le Vatican à propos d'une affaire importante et qu'il craignait que cette négociation ne soit rendue plus difficile s'il acceptait d'être, dans un livre, placé sur le même plan que des religions non chrétiennes.

– Taizé Communauté. F. 71250 Taizé.

Nous avons été très impressionnés par Satyananda, un hindou qui a grandi à l'ashram de Mâ Ananda Mayi. Après avoir lu dans une revue un article sur saint François, il a demandé à Mâ l'autorisation de venir à Assise. Dès son arrivée, il s'y est senti chez lui et il y est resté.

Il a fondé un ashram à huit kilomètres d'Assise, dans un

site protégé et d'une grande beauté où il accueille ceux qui ont besoin d'une retraite spirituelle dans la lumière de saint François et des grands maîtres de l'hindouisme.

– Satyananda. Sadhana Ashram. San Presto
06081. Assise (Italie).

Notre plus grand regret est de n'avoir pas pu témoigner de la vitalité de la mystique juive. Nous nous étions en effet donné pour règle, pour mieux rendre compte de l'extraordinaire renouveau spirituel de notre temps, de ne parler que des centres où se rassemblent des foules. Les maîtres juifs sont nombreux et d'une grande sagesse, mais ils ne rassemblent autour d'eux qu'un petit nombre de disciples. Pour trouver ce que nous cherchions, il nous aurait fallu aller en Israël alors que nous nous sommes limités à l'Europe.

Quelques adresses encore :

– Centre de rencontres spirituelles et de méditation
Le Pasquier, CH 2114 Fleurier (Suisse).

Partout, nous avons entendu parler avec enthousiasme de ce centre qui est un des hauts lieux de la spiritualité moderne.

– Centre international de la Sainte-Baume
83640 Le Plan d'Aups.

Tout au long de l'année se succèdent dans cet endroit unique par sa beauté les congrès, colloques, retraites, sessions de yoga ou de méditation, etc.

– Findhorn Fondation. N° 12531 4000 Forbes, Scotland
(Grande-Bretagne).

Un des hauts lieux de l'écologie bien comprise et de la prise de conscience du nouvel âge.

– Terre nouvelle. BP 52. 05300 Laragne.

Cette communauté proche de l'esprit de Findhorn

accueil pour des stages de danses traditionnelles et sacrées, des stages de vie intérieure et de transformation.

– Château de Chamarande. 91730 Chamarande.
Centre de formation à l'approche globale.

– Fédération nationale de Yoga. 3, rue Aubriot, 75004 Paris.

Forme des enseignants de yoga, organise des stages pour tous et des conférences sur les sujets les plus divers.

– Le Cèdre. Château de Lasserre. 81700 Cambonnet.
Éveil à une conscience planétaire.

– Abbaye de Sylvanes. 12360 Camarès.
Stages de formation à la musique sacrée.

– Association Métanoïa. Marsanne 26740 Sauzet.

– Fraternité d'Abraham. BP 23108 Paris 75364 cédex 08.
Pour une compréhension mutuelle de justice et de paix entre les trois familles religieuses issues d'Abraham.

– *Shri Ram chamdra mission* : ce Sahaj Marg est fondé sur la véritable essence du Raja Yoga, méthode qui repose sur la transmission de l'énergie divine dans le cœur du méditant, sous la conduite d'un maître. S'adresser à Diane de Sainte Lorette, 5, avenue du Général-Leclerc – 75014 Paris.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

CARRETTO (Carlo) : *Lettres du désert* (Apostolat des éditions).

– *J'ai cherché et j'ai trouvé* (Cerf).

– *Ce qui compte, c'est d'aimer* (Mediaspaul).

– *Au-delà des choses* (Éditions Paulines).

– *Moi, François d'Assise* (Centurion).

CHEVALIER (Jean) : *Le Soufisme* (Gretz).



- AL ALAWI (Mustapha) : *Recherches philosophiques* (Les amis de l'Islam).
- LINGS (Martin) : *Un saint musulman du XX^e siècle* (Éditions traditionnelles).
- ATTAR (Farid-ud-Din) : *Le Mémorial des Saints* (Seuil).
- DÜRCKHEIM (Karlfried Graf) : *Hara, centre vital de l'Homme* (Courrier du livre).
- *L'Esprit Guide*. Entretiens (Albin Michel).
 - *Pratique de la voie intérieure* (Courrier du livre).
 - *Exercices initiatiques* (Courrier du livre).
 - *La percée de l'Être* (Courrier du livre).
 - *Le Zen et nous* (Courrier du livre).
 - *L'homme et sa double origine* (Courrier du livre).
- BLOFELD (John) : *Le Bouddhisme tantrique du Tibet* (Seuil).
- TRUNGPA (Chogyam) : *Pratique de la voie tibétaine* (Seuil).
- RIMPOCHÉ (Kalou) : *Fondements de la pratique spirituelle* (Éd. Prajna).
- LE BARDO TODOL : *Livre des morts tibétain* (Maisonneuve).
- DESJARDINS (Arnaud) : *Le message des Tibétains* (Table Ronde).
- *A la recherche du Soi* (Table Ronde).
 - *Au-delà du moi* (Table Ronde).
 - *Le Védanta et l'inconscient* (Table Ronde).
 - *Tu es Cela* (Table Ronde).
 - *Un grain de Sagesse* (Table Ronde).
 - *Pour une mort sans peur* (Table Ronde).
 - *Pour une vie réussie* (Table Ronde).
- DESJARDINS (Denise) : *De naissance en naissance* (Table Ronde).
- *La mémoire des vies antérieures* (Table Ronde).
 - *Mère, sainte et courtisane* (Table Ronde).
- LOISELEUR (Véronique) : *Anthologie de la non-dualité* (Table Ronde).
- BENSON (Bernard) : *Le nouveau chemin du bonheur* (Fayard).
- *L'oiseau de la paix* (ALP France).
- SAINT-DENIS (Mgr Jean DE) : *Technique de la prière* (Éd. Eugraph).
- *Les chemins de l'homme* (Éd. Eugraph).

- *Sacre de l'amour* (Éd. Eugraph).
- *Marie, vierge et mère* (Éd. Eugraph).
- *Initiation trinitaire* (Éd. Eugraph).
- *Le Verbe incarné* (Présence orthodoxe).
- GOETTMANN (Alphonse) : *Dialogue sur le chemin initiatique. Entretiens avec Graf Dürckheim* (Cerf).
- GOETTMANN (Alphonse et Rachel) : *L'au-delà du fond de nous-mêmes* (Béthanie).
- BOURNE (Vincent) : *La divine contradiction*, 2 vol. (Présence orthodoxe).
- SOUZENELLE (Annick de) : *Le symbolisme du corps humain* (Dangles).
- *La lettre, chemin de vie* (Courrier du livre).
- KOVALEWSKY (Maxime) : *Retrouver la source oubliée* (Présence orthodoxe).
- OUSPENSKY (Léonid) : *Théologie de l'icône* (Cerf).
- KLEIN (Jean) : *Sois ce que tu es* (Courrier du livre).
- *L'ultime réalité* (Courrier du livre).
- *La joie sans objet* (Courrier du livre).

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	7
CHAPITRE I. <i>Spello. La montagne aux vingt-six ermitages</i>	11
CHAPITRE II. <i>Arnaud Desjardins : de la peur à l'amour</i>	47
CHAPITRE III. <i>Au cœur du Périgord noir : une colline tibétaine</i>	97
CHAPITRE IV. <i>Karlfried Graf Dürckheim : le vieux Sage de la Forêt-Noire</i>	133
CHAPITRE V. <i>Les charismatiques : l'Esprit-Saint a transformé nos vies!</i>	179
CHAPITRE VI. <i>Les soufis : goûter la saveur de Dieu</i> ..	235
CHAPITRE VII. <i>L'Église orthodoxe de France : libérer la splendeur captive</i>	289
Postface pour ceux qui veulent en savoir davantage .	331



*Cet ouvrage a été réalisé sur
Système Cameron
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Plon
le 14 octobre 1986*

On trouve à la suite de
l'ouvrage
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FRÈRES DIDOT
Paris, rue de la Harpe
pour le nombre des exemplaires
à la suite de

Imprimé en France
Dépôt légal : octobre 1986
N° d'édition : 11555 – N° d'impression : 5236

Mortes sont les idéologies qui ont, pendant si longtemps, fait vibrer des millions d'êtres. Leur disparition crée au cœur de l'homme un vide abyssal. "J'ai commencé à me défoncer, nous a dit un jeune drogué, le jour où j'ai compris que rien ni personne ne pourra jamais changer ce monde pourri. Je ne crois plus à ceux qui veulent faire le bonheur de l'homme. Plus ils sont sincères et plus ils sont dangereux."

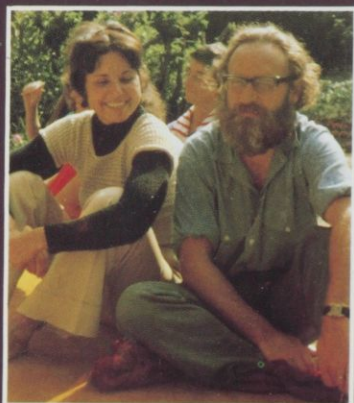
Tel est le drame du monde contemporain.

Faut-il donc baisser les bras? Pendant plus d'un an, nous sommes partis à la recherche des germes de l'espérance. Nous nous sommes transformés en nomades pour rendre compte d'un prodigieux phénomène: loin des projecteurs de l'actualité, en ce siècle de fer en apparence si désespéré, un monde nouveau est en train de naître.

Laissant de côté les marchands d'illusions et les sectes aux multiples visages, nous nous sommes plongés au cœur des traditions millénaires. Nous avons assisté aux grandes pujas des Tibétains, cheminé d'ermitage en ermitage sur la montagne de saint François d'Assise, découvert la paix de la méditation Zen dans le centre du comte Dürckheim, suivi l'enseignement d'Arnaud Desjardins, partagé les fastes de la liturgie orthodoxe ou la foi contagieuse des communautés du Renouveau, répété pendant des heures le nom d'Allah avec les Soufis...

Tous proclament le même message: avant de vouloir changer le monde, il faut se transformer soi-même. Changer son cœur. Les vrais révolutionnaires construisent l'avenir avec l'amour pour seule arme. Ces révolutionnaires-là, les vrais porteurs d'espérance, nous les avons trouvés. Et la divine surprise a été pour nous de constater qu'ils ne prêchaient pas dans le désert, mais qu'ils étaient au contraire entourés de foules ardentes, enthousiastes et jeunes.

Tant est grande au cœur de l'homme la soif de l'Absolu.



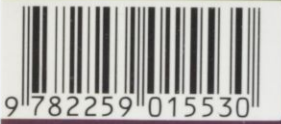
Jean-Pierre CARTIER, né en 1929 dans la Creuse, a été pendant vingt-cinq ans journaliste, puis grand reporter à Paris-Match. Il a quitté le journalisme et la ville pour écrire, dans son moulin, des romans, des livres d'histoire et des reportages.

Rachel CARTIER, professeur de yoga, se passionne depuis longtemps pour la compréhension mutuelle entre les grandes traditions.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00098984 0



9 782259 015530

Prix T.T.C. 100 F

ISBN 2-259-01553-0

maquette & illustration J.LO MONACO

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.